

Goethe

Les Années de voyage de Wilhelm Meister

Édition de Marc de Launay



folio
classique

COLLECTION
FOLIO CLASSIQUE

Goethe

Les Années
de voyage
de Wilhelm Meister
ou les Renonçants

*Édition présentée et annotée
par Marc de Launay*

*Traduction de Blaise Briod,
revue et complétée
par Marc de Launay*

Gallimard

Titre original :
WILHELM MEISTERS WANDERJAHRE

© Éditions Gallimard, 1954, pour la traduction française ;
2020, pour la traduction revue et complétée, la préface
et la présente édition.

*Couverture : Caspar David Friedrich,
Deux hommes contemplant la lune, vers 1825-1830 (détail).
Photo © agefotostock.*

PRÉFACE

« Le roman est une *épopée subjective* où l'auteur se permet de traiter le monde à sa manière. La question est seulement de savoir s'il a une manière à lui ; le reste se trouve de soi-même. »

Goethe

Il y a, dans une des pièces de la maison de Goethe à Weimar, une collection de majoliques dont chacune évoque un récit sans lien apparent avec la suivante – voilà une image qui conviendrait peu ou prou à l'impression que pourrait donner au premier abord la lecture de ce livre, pour le moins déconcertant. On y cherche en vain un centre ou une unité, et le parcours auquel les lecteurs sont conviés n'est certes pas un apprentissage du voyage ni le parachèvement de la formation du héros, mais cette pérégrination littéraire est bien une expérience singulière et sans doute unique dans la littérature européenne moderne.

*Bien sûr, Goethe avait d'abord tout simplement imaginé donner une suite aux *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*¹ (1795-1796) en renouant également*

1. *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, traduction de Blaise Briod, édition de Bernard Lortholary, Gallimard, « Folio classique », 1999.

avec la constellation littéraire des Affinités électives (1809). Wilhelm devait poursuivre de manière différente sa « formation » puisque la « société de la tour », dans *Les Années d'apprentissage*¹ lui avait prescrit un « voyage » qui devait être une épreuve et une sorte de probation, en même temps qu'il lui fallait alors se séparer pour un temps de Nathalie, son épouse, et poursuivre l'éducation de son fils, Félix.

Il serait ainsi légitime de penser les deux ensembles romanesques comme formant une sorte d'unité : un vaste roman de « formation », comme on l'a désormais appelé. Mais la formation – *Bildung* en allemand – signifie aussi bien l'apprentissage, c'est le sens que prend ce terme au XVIII^e siècle en rapport avec un intérêt croissant pour la pédagogie, que la construction d'une individualité au fil de ses expériences : ce pour quoi une « pérégrination » devient nécessaire. L'individu qui se forme ne peut s'en tenir à ce qu'il apprend de ses précepteurs ou de ses maîtres ; il lui faut aussi se confronter à la diversité du monde, c'est-à-dire à la nature (géographie, économie, géologie, astronomie), et à la société des hommes. Le « voyage » dont il est ici question est une *Wanderung*² qui ne désigne rien de ce que nous entendons par le tourisme ; mais renvoie plutôt à l'état d'esprit qu'on rencontre chez Rousseau,

1. Voir *Les Années d'apprentissage*, livre VII, chap. VII, et livre VIII, chap. V.

2. Le terme connaîtra une postérité remarquable, au XIX^e siècle : Nietzsche l'utilisera pour un de ses livres, *Le Voyageur et son ombre*, et, en 1901, il sera repris, délibérément, pour désigner un mouvement de jeunesse, *Wandervögel* (littéralement les « oiseaux migrateurs »), dont la spontanéité et le retour au naturel – le souci de la *communauté* doit primer sur l'attraction de la *société* – commandaient un programme de formation qui, bien entendu, impliquait des « excursions » en montagne et en forêt. Si l'inspiration romantique est à l'arrière-plan de la *Wanderung*, la pérégrination de Wilhelm n'est nullement dictée par un retour à la nature, mais révèle plutôt une sorte de confiance accordée aux rencontres.

au début de ses Confessions. Ce voyage que Wilhelm entreprend avec son fils n'a pas de but géographique prévu ; ils ne vont pas non plus à l'aventure, tels des vagabonds errant au gré de leur caprice ou de leurs besoins. Wilhelm ne veut pas trouver un lieu où se fixer, et les règles qui commandent son voyage sont claires : changer sans cesse d'endroit, mettre entre chaque étape une distance minimale convenue. Le trajet et le but d'un tel voyage sont ainsi indifférents par rapport à l'approfondissement sérieux de chaque rencontre, et par rapport, ensuite, au choix des événements considérés comme significatifs – la socialité se substitue ainsi à la nature des romantiques. Certes, Wilhelm veut, au terme de son parcours, retrouver Nathalie dont les projets d'émigration en Amérique lui deviennent comme une sorte de boussole existentielle ; mais c'est seulement à la toute fin du roman qu'il sera en mesure de quitter l'Europe. Son apprentissage cesse d'être une formation de sa sensibilité esthétique, à travers ce qu'il avait cru être sa vocation théâtrale, pour se muer en une éducation professionnelle : acquérir des compétences ; maîtriser un savoir dont les applications sont concrètes, dont l'efficacité a une utilité dans un cadre social général, humain pour tout dire.

C'est ainsi que sa première rencontre le met en contact avec une famille harmonieuse, mais surtout avec un menuisier qui a perfectionné son artisanat et lui offre la vision d'une réussite humaine et sociale tout à la fois ; cette rencontre est vite suivie d'une autre avec un personnage déjà rencontré dans *Les Années d'apprentissage*, Jarno, qui avait éclairé Wilhelm sur la « société de la tour », et qui, désormais, s'est réfugié dans les montagnes, mais conforte Wilhelm dans l'idée d'acquérir une compétence véritable et la maîtrise du savoir qui la fonde. Pourtant, le hasard conduit Wilhelm et son fils dans un domaine aristocratique où ils font la connaissance d'une

petite communauté régie par la culture des Lumières et une philanthropie nettement paternaliste inspirée par la physiocratie (qui donnait, en économie, le pas à l'agriculture qu'elle opposait au mercantilisme) – c'est la première esquisse des visées quelque peu utopistes qui se déclinèrent bientôt ; en même temps, le récit bifurque vers une autre veine du roman : les relations père-fils mises à l'épreuve par l'intrigue amoureuse, autre veine narrative déclinée à travers des nouvelles (ici, « La folle en pèlerinage¹ ») interrompant le fil de la fiction première et mêlant inextricablement deux niveaux de récit dont le second joue souvent le rôle de contrepoint du premier. Et cette rencontre un peu fortuite en appelle une autre, avec un personnage qui sera la figure la plus éminente du roman, la tante Macarie.

Cette dernière devient donc le prochain but de la pérégrination de Wilhelm, en même temps qu'une autre intrigue s'enclenche avec pour protagoniste Léonardo, neveu de Macarie, qui charge Wilhelm de retrouver une jeune fille à qui il doit réparation (c'est le thème développé par une autre nouvelle, « La jeune fille Brou de Noix² »). La visite de Wilhelm au château de Macarie permet de découvrir un premier établissement pédagogique et ses principes, un observatoire, et cette alliance entre éthique et science de la nature annonce explicitement les « Extraits des archives de Macarie » qui, en fin de roman, rassemblent l'essentiel des réflexions philosophiques de Goethe au terme de son existence. Mais Léonardo a renseigné Wilhelm sur l'existence d'une « province pédagogique » – autre forme possible d'utopie – qu'il juge parfaitement appropriée à la prise en charge de la formation de Félix – ce qui introduit un autre but aux pérégrinations de Wilhelm.

1. Voir livre I, chap. v.

2. Voir livre I, chap. XI.

C'est effectivement à cette institution, calquée sur la « société de la tour », que Wilhelm confie Félix. Et, le fil narratif, une fois de plus, s'interrompt pour laisser place à une très longue nouvelle où l'essentiel gravite autour des rapports entre père et fils attirés par une même jeune fille (« L'homme de cinquante ans¹ »). Wilhelm a retrouvé la jeune fille que cherchait Léonardo, mais veut rompre avec les conditions de son voyage pour séjourner plus longtemps dans un même lieu, ce dont une nouvelle rencontre lui donne l'occasion : il est renvoyé à ses anciens attachements pour Mignon et retrouve les lieux où elle a passé son enfance, les lacs italiens, ainsi que deux personnages féminins qui ont en quelque sorte quitté la nouvelle « L'homme de cinquante ans » pour entrer dans le fil narratif principal. Puis, tout s'interrompt : un intermède de plusieurs années permet à Félix de poursuivre ses études et à Wilhelm de devenir chirurgien. Une fête est l'occasion pour Wilhelm d'assister en compagnie de Jarno à des débats entre diverses conceptions de la formation de la Terre. La nièce de Macarie, Hersilie, apprend à Wilhelm que Félix est tombé effectivement amoureux d'elle. Un premier ensemble d'aphorismes sur l'art, l'éthique et la nature vient conclure cette première période des « voyages » du protagoniste.

Un autre but s'installe, non plus celui d'une pérégrination liée à l'achèvement d'une formation, mais celui d'une émigration bien concrète, en Amérique, afin d'y instaurer une communauté de vaste ampleur, également régie par une inspiration philanthropique et utopiste. Léonardo et Frédéric, le frère de Nathalie, préparent le départ vers cette future colonie où les artisans auront à jouer un rôle central. C'est l'occasion d'un excursus sur le tissage et le milieu de ces

1. Voir livre II, chap. III.

artisans, mais aussi de discussions sur l'organisation de cette nouvelle colonie américaine. Les veillées se prêtent aux contes, et Goethe nous en livre un, « La nouvelle Mélusine¹ » qui lui permet de faire le lien avec une découverte de Félix, au début du roman : alors qu'il se promenait avec son père en montagne, il visite des grottes et découvre, enfouie dans l'une d'elles, une cassette. Les hasards mettent Hersilie en possession et de la cassette et de sa clef, ce qui lui fournit l'occasion d'inviter à l'ouverture du petit coffre les deux hommes qui l'attirent, Wilhelm et Félix. Seul Félix se rendra à l'invitation. Les préparatifs du départ en Amérique précipitent la résolution des diverses intrigues amoureuses (en même temps que Goethe nous donne, à travers une nouvelle « Pas trop loin² », un contre-exemple de résolution impossible), et un dernier excursus sur le personnage de Macarie nous révèle sa nature d'« entéléchie » (qu'Aristote avait définie comme l'état de parfait accomplissement d'un être). Le roman s'achève sur la probable union de Félix avec Hersilie et la touchante réconciliation du père et du fils qu'aucune ombre de rivalité ne sépare. Le dernier mot revient à l'auteur qui nous donne à lire ses dernières pensées par le biais des « Extraits des archives de Macarie », puis par un ultime poème, « Dans le sinistre ossuaire... », inspiré par la vision du crâne de son ami Schiller.

Le renoncement

L'ouvrage porte en sous-titre « Les Renonçants », et ce thème qui, décliné de diverses manières, parcourt le livre, répond à une préoccupation de première

1. Voir livre III, chap. VI.

2. Voir livre III, chap. X.

grandeur chez Goethe. Dans Les Années d'apprentissage, il est déjà exprimé lors d'une conversation entre Jarno et Wilhelm au cours de laquelle Jarno rappelle à son interlocuteur les grands principes de la « société de la tour » : « L'homme n'est pas heureux tant que ses aspirations illimitées ne se sont pas donné elles-mêmes leurs limites¹. » La maxime paraît bien générale et vague, mais on entend tout de suite qu'elle touche au domaine moral : ne s'agit-il pas tout simplement de mettre un frein à ses passions, de les dompter, de reconnaître peu à peu, parmi les illusions qu'elles suscitent, celles qui relèvent du réalisable et celles qui restent pures vaticinations, vains espoirs, ou dont la poursuite serait purement et simplement nuisible, soit pour la personne qui persisterait dans ses enthousiasmes effrénés, soit pour celles et ceux qui pâtiraient aussitôt de telles entreprises. N'est-ce pas, d'ailleurs, ce à quoi Wilhelm a lui-même obéi en renonçant à sa « vocation théâtrale » première ? N'est-ce pas aussi le mobile premier de ses « voyages » : celui d'une quête de ce qui pourrait se substituer à son premier apprentissage, gravitant tout entier autour d'un désir dont la satisfaction n'était que personnelle ? On perçoit sans difficulté, derrière l'injonction au « renoncement », non pas du tout une invite à la résignation, mais bien plutôt une très ancienne maxime d'esprit stoïcien, qui réapparaît, par exemple, chez Descartes, dans la troisième partie de son Discours de la méthode, lorsqu'il expose sa morale « par provision » :

Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde, et généralement de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit

1. Voir *Les Années d'apprentissage*, livre VIII, chapitre v.

entièrement en notre pouvoir que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est au regard de nous absolument impossible. »

Mais si, chez le philosophe, la signification de la maxime vise en réalité une déontologie qu'il voudrait voir appliquée à la démarche scientifique, chez Goethe, la portée éthique est prévalente malgré tout, comme l'explicitent les comportements de certaines figures des contes, insérés dans le roman, et qui parfois interfèrent avec les personnages du roman : dans « L'homme de cinquante ans », le protagoniste renonce à poursuivre son idylle avec Hilarie au profit de son fils qui en est également amoureux, de même que Wilhelm, un temps rival de son fils dans la séduction d'Hersilie, se rappelle à la sagesse en maintenant son amour pour Nathalie et en laissant à Hersilie et Félix la possibilité de s'unir.

À un deuxième niveau, ce renoncement de Wilhelm à sa carrière théâtrale ne manque pas d'avoir une résonance non plus morale, mais esthétique. Schlegel et Novalis avaient apprécié une grande part des Années d'apprentissage, car le roman de formation tel qu'ils l'entendaient signifiait la formation d'une sensibilité individuelle dont la finalité était l'accès à l'art et tout à la fois la création d'une communauté de goût, la « sympoésie », mais ils n'ont pas suivi Goethe jusqu'au bout, car l'idéal de la vie vouée à l'art s'écartait tout à fait des préoccupations morales auxquelles Wilhelm entendait se plier. C'est pourquoi, ni Schlegel ni Novalis ne goûtèrent les choix finalement faits par Wilhelm dans le but de parvenir à une « profession » qui tournait le dos à sa vocation. Être utile, assumer des responsabilités professionnelles au

sein d'une communauté, jouer un rôle concret dans l'espace social, autant de visées qui ne relevaient plus d'un culte égotiste de la sensibilité esthétique, ou d'un esthétisme érigé en finalité d'une existence vouée à la beauté. Il en va de même des illustrations données par les nouvelles insérées dans le roman et qui offrent une image du renoncement sur le plan de l'eros où la « démonstration » est la plus aisée ; c'est le cas exemplaire de « L'homme de cinquante ans » dont le badinage ou le marivaudage s'achèvent par un retour à une situation où le renoncement est gage de moralité, mais surtout d'acceptation plus sereine de relations qui, au fond, ne lèsent ni ne frustrent aucun des protagonistes (un contre-exemple est donné dans la nouvelle « Pas trop loin »). Dans Les Années de voyage, il est patent que l'objectif d'acquérir un savoir-faire concrètement utile, pour l'essentiel des compétences artisanales ou un savoir immédiatement lié à une pratique, comme celle de la médecine, est présent dès le début et constitue le principal fil conducteur des décisions et des agissements de Wilhelm. C'est aussi la finalité qui commande la vie de « saint Joseph », la première rencontre que font Wilhelm et son fils lors de l'étape initiale de leurs pérégrinations, mais aussi l'organisation du domaine de l'oncle d'Hersilie, le long reportage sur le traitement du coton et le tissage artisanal, comme l'entreprise plus vaste du projet d'émigration. Renonçant à sa vocation théâtrale, Wilhelm fait des études de médecine et devient chirurgien – la récompense morale de ce choix dicté par l'utilité sera le sauvetage de son fils, et cette réconciliation, après le temps où ils furent en rivalité amoureuse, scelle leur alliance juste au moment de partir pour le Nouveau Monde, renonçant non seulement à leurs aventures amoureuses, mais surtout à leur propre patrie. Le renoncement à la vie esthétique prend l'allure d'un

choix social de portée historique puisque plusieurs personnages importants du roman renvoient à une réalité économique dont Goethe fut le contemporain : celle des vagues d'émigration vers l'Amérique du Nord. Autrement dit, à ce niveau premier, le renoncement est dicté par la manière dont Goethe appréhende la condition humaine : toujours déterminée et limitée ; il est ensuite une réponse indirecte aux illusions de la Révolution dans la mesure où il ne commande ni la résignation ni l'ascèse, mais l'acceptation d'une part de frustration tandis que ce qui est néanmoins espéré trouvera sur un autre plan une satisfaction partielle : « Une activité inconditionnée, de quelque nature qu'elle soit, finit toujours par faire banqueroute¹. »

Néanmoins, le thème du renoncement ne s'épuise pas non plus dans ces deux aspects premiers, car, dans les collections d'aphorismes qu'il a rassemblés à la fin du deuxième et du troisième livre², Goethe aborde aussi des questions qui le touchent de près : celles des rapports entre les sciences et la « spiritualité » lato sensu, entre l'exercice du savoir et la « vie ». Si la nature est la modalité principale de la révélation du divin, on comprend qu'une « science de la nature » qui s'en tiendrait à la seule positivité des objets qu'elle s'efforcerait d'isoler dans des expérimentations passerait toujours à côté de l'essentiel. Les liens entre nature et esprit déterminent ainsi une distance clairement marquée de Goethe à l'égard des sciences qu'il ne lui vient pas à l'esprit non plus de tenir en piètre estime : toute la question est de régler comme il convient leur rapport à ce qu'elles prétendent établir à titre de savoir :

1. La maxime figure parmi les « Considérations dans l'esprit du voyageur » (livre II, chap. XI).

2. Elles sont pour l'essentiel empruntées aux *Maximes et réflexions*.

Les hypothèses sont des berceuses avec lesquelles les professeurs endorment leurs élèves ; l'observateur fidèle et réfléchi apprend à connaître toujours mieux ses limites ; il constate que plus s'étend le savoir, plus nombreux surgissent les problèmes¹.

Il ne faut pas oublier les premiers vers de la scène initiale du Faust où le vieux savant fait le catalogue des disciplines où il est passé maître – une sorte de bilan des Lumières. La conclusion est sans appel : « Tout ce que je sais, c'est que je n'ai rien appris. » Non pas que le savoir soit inutile, bien au contraire, mais il reste vain s'il se croit à la fois indépendant et autarcique. L'expérimentation, le calcul sont tout à fait nécessaires, mais l'expérimentation ne peut produire que ce en vue de quoi elle a été construite, et ce qui relève du calcul laisse de côté des pans entiers de la vérité :

Bien des choses vraies échappent au calcul, de même fort nombreuses celles qui ne peuvent tout à fait se réduire à l'expérimentation².

On ne peut pas faire à Goethe le reproche de ne pas s'être intéressé aux diverses sciences : sa curiosité fut plutôt inextinguible. La botanique, la cristallographie, la théorie des couleurs, la « géognosie » (ou science de la Terre et de sa formation), l'astronomie, rien ne le laissait indifférent, pas plus qu'il n'a dédaigné de fréquenter des physiciens ou des mathématiciens (ses mots sur Lagrange sont élogieux pour le savant mais encore plus pour l'homme) ; mais il est significatif à cet égard que le souci éthique au sens large contrebalance sans cesse la quête de la vérité :

1. « Considérations dans l'esprit du voyageur » (livre II, chap. XI).

2. *Ibid.*

Un mathématicien n'est accompli que lorsqu'il est un homme accompli, lorsqu'il ressent la beauté du vrai ; c'est alors seulement qu'il exercera une influence profonde, clairvoyante, attentive, pure, claire, charmante, pour tout dire pleine d'élégance¹.

Et Goethe insiste sur le lien qu'il faudrait absolument maintenir entre l'approfondissement du savoir scientifique et l'accomplissement moral :

Dans la recherche sur la nature, un impératif catégorique est nécessaire tout comme en morale ! Il faut simplement avoir en tête qu'il n'en est pas le terme, mais seulement le commencement².

Rien là qui ne soit conséquence de la conviction goethéenne que la nature, aussi « rationnelle » soit-elle, reste une révélation, si bien que l'accès au sens de cette révélation sera partiel s'il n'est que scientifique ; il sera à peine suffisant s'il n'est que moral (c'est le niveau accessible à tout homme, c'est-à-dire à la masse³) ; illusoire, s'il n'est sensible qu'aux beautés de cette nature, et dogmatique, voire fanatique, s'il n'accepte que sa dimension spirituelle.

C'est pourquoi, dans sa dimension « métaphysique », le renoncement consiste à admettre un mystère, incarné, si l'on peut dire, dans le roman par le pseudo-personnage de Macarie qui est en fait une « entéléchie », c'est-à-dire finalement un symbole de l'union entre l'esprit qui anime l'univers et sa réalisation, la nature⁴. Comprendre, d'une part, que ce dont la

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. Voir *Maximes et réflexions* : « Celui qui se contente de la simple expérience vécue, et qui agit en fonction d'elle, possède assez de vérité... »

4. Ce qui, dans *Les Années d'apprentissage*, faisait le fonds de la

vie dépend reste un mystère, et que, d'autre part, cette compréhension, bien qu'elle exige de la connaissance un renoncement, soit en même temps une élévation spirituelle et tout à la fois morale qui ne lèse en rien l'appréhension de la beauté, voilà le dernier mot de la sagesse de Goethe qu'il nous livre bien entendu par un biais littéraire et poétique. En effet, « la science serait le théorème, et l'art le problème¹ ». Autrement dit, le dernier mot, au sens strict, de ce qui est exprimable et dicible par les moyens du langage, appartient au poète et au romancier :

Quand la parabole s'incarne dans une image commune, ordinaire, palpable, de façon à s'imposer à nous, vivante, présente, réelle, nous permettant de nous l'approprier, de la saisir, de la retenir, d'en user comme d'un objet à notre portée, alors c'est une seconde manière de miracle, qui peut être assimilée à la première, sinon lui être préférée. C'est là véritablement la doctrine vivante, la doctrine qui ne suscite aucune discussion ; ce n'est plus une opinion sur ce qui est juste et injuste ; c'est le juste et l'injuste lui-même, incontestablement².

Une autre dimension du renoncement s'amorce alors qui touche de près aux limites du langage, mais aussi aux limites de notre raison dès lors qu'on quitte le terrain de ce qui ne relève que de l'entendement pour aborder les rapports plus complexes entre les idées et leur expression symbolique :

« confession d'une belle âme » (Wilhelm prend connaissance de ce texte rédigé par la tante de Nathalie, sa future épouse) est élevé ici au niveau d'une réconciliation ou d'une fusion idéale de la *vita activa* et de la *vita contemplativa*.

1. Voir « Extraits des archives de Macarie », p. 593.

2. Voir livre II, chap. II.

Mot et image sont des corrélats qui sont sans cesse en quête l'un de l'autre, comme nous le percevons assez à l'occasion des tropes et des métaphores. C'est ainsi que depuis toujours ce qui s'adressait, dit ou chanté, à l'intériorité par le biais de l'ouïe devait du même coup solliciter la vue. [...] Quand on exprimait ce qui ne pouvait être figuré, et qu'on figurait ce qui ne se laissait pas dire, on avait parfaitement raison ; mais l'on s'est trop souvent trompé en exprimant au lieu de montrer, en montrant au lieu de dire, et c'est de là que procède ce monstre doublement pernicieux du mystique-symbolique¹.

Cette forme plus subtile et plus profonde de renoncement est à l'œuvre dans le roman lui-même dont la réception a suffisamment dit et répété que sa part didactique semblait étouffer le caractère proprement poétique ou littéraire. C'est l'essentiel de ce que martèle Friedrich Gundolf dans le chapitre de son grand ouvrage sur Goethe quand il se consacre spécialement aux Années de voyage dont il dit d'emblée « qu'il est bien plus un livre de raison qu'il n'est une œuvre d'imagination² ». Or cela suppose une attente qui n'est pas en mesure elle-même de renoncer à ses présupposés : Gundolf voudrait lire un roman... auquel Goethe s'ingénie à renoncer.

1. Cet aphorisme, dont la rédaction est contemporaine des *Années de voyage*, fait partie des matériaux que Goethe ne cessait d'accumuler et qui étaient destinés à compléter sa « Théorie des couleurs » (Goethe, *Sämtliche Werke*, vol. 17, Munich, Carl Hanser, 1991, p. 749 sq.). Nous traduisons ici.

2. F. Gundolf, *Goethe*, (1916), 3 vol., Grasset (traduction de J. Chuzeville), 1932, p. 283.

Un roman renoncé

Dans sa préface aux Années d'apprentissage, Bernard Lortholary consacrait à juste titre un long développement à ce qu'il appelait la « crise du roman » en Allemagne. Les Années d'apprentissage avaient d'emblée installé une espèce nouvelle dans le genre romanesque : le « roman de formation » ; et la fortune de cette réussite finit même par faire du roman de Goethe pour ainsi dire le seul exemplaire digne de ce nom au sein de son espèce. Parmi les explications que donnait Bernard Lortholary des difficultés rencontrées en Allemagne par le roman, il en évoquait une, très souvent inaperçue par la critique : « [...] le roman est sans doute... romain : catholique – ou anglican, ou orthodoxe, ce qui ne fait pas de différence théologique en matière de salut. Mais le roman perd son intérêt proprement fondamental dans un environnement culturel où prédominent fortement luthéranisme et calvinisme¹. » En effet, le roman « classique » met en scène le parcours existentiel d'une vie en quête de la réalisation d'une passion, d'un désir, d'un espoir, que ce soit pour son salut ou sa perte, afin de sortir d'une crise ou, simplement, de faire face à telle ou telle sollicitation de son environnement. Les décisions et les actions ou réactions du ou des protagonistes commandent le fil de la narration. En un mot, l'enjeu du roman se situe dans l'ordre des « œuvres » ; le roman est en quelque sorte une version sécularisée de l'exercice, au sein de la « création », de la liberté de la « créature ». Or, dans un univers spirituel où le salut ne provient nullement des œuvres qui n'y contribueront pas – où ce salut dépend en fin de compte d'un

1. *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, op. cit., p. 10.

arbitrage de la grâce auquel aucun mortel n'a accès, individu à qui ses « œuvres » ne vaudront aucune circonstance atténuante –, l'éventuel exemple romanesque n'a pas beaucoup d'effets sur le terrain de la culture spirituelle. Cette dernière est, en revanche, obsédée par la taraudante question de l'authenticité : celle de la foi au premier chef ; mais la question, plus généralement, se pose face à toute « expérience » vécue, et elle place, donc, au premier plan le problème de la formation d'un moi que Fichte oppose tout simplement au non-moi¹, c'est-à-dire à tout le reste, au monde, à la nature, etc. La formation de la sensibilité, le souci permanent de l'authenticité avec laquelle tout protagoniste va accueillir n'importe quel événement se substituent à la question de l'action. La justesse de la contemplation, la scrutation de la subjectivité individuelle jusque dans tous ses replis, la manière dont cette subjectivité parvient à saisir des éléments de révélation – par le biais de l'art essentiellement –, aux confins du sublime, dans les parages du génie, de l'intuition immédiate et lumineuse comme l'éclair éblouissant (le Witz) ou l'ironie à l'égard des ordres de la création précisément, voilà quels sont les enjeux de la « littérature ». La justesse des intentions se substitue à celle du projet, et ce qui importe donc n'est plus le devenir d'une « réalisation », mais la fidélité à la véracité qui la motivait.

Dans *Les Années de voyage*, paradoxalement, le protagoniste cherche à inverser complètement cette tendance en fréquentant des personnages ou des communautés qui, presque tous, mettent l'accent sur l'action utile, l'apprentissage d'un savoir-faire professionnel, l'insertion dans un projet social et historique,

1. Voir la première partie de la *Doctrine de la science* (1794), L'Harmattan, 2016 (traduction de Marc Géraud).

bref, sur le dépassement de soi, sur les œuvres et non plus sur le perfectionnement d'une intuition et d'une sensibilité toute subjective. Il semblerait que le contenu du projet prenne enfin le pas sur les intentions qui lui préexistaient. Néanmoins, la formation proprement dite de Wilhelm, on l'a dit, est en quelque sorte escamotée dans l'« Intermède » du deuxième livre, tout comme celle de Félix (dont la formation au sein de la province pédagogique ne donne aucun résultat tangible), et la démonstration de son savoir-faire de chirurgien se bornera, au dernier chapitre, à faire une saignée à son fils pour le sauver de la noyade – ce qui ne peut que faire sourire puisque lutter contre l'hypothermie subie requerrait tout le contraire d'une diminution du volume sanguin. Faut-il y voir un écho du non-sacrifice d'Isaac ? Pourtant, il faut reconnaître que la réorientation vers le domaine de la pratique effective est bien ce qui est au principe, du moins, de l'éducation reçue par Félix, comme de l'exposé sur la production du fil de coton et des tissus, ainsi que de l'organisation de l'émigration finale.

Mais cela ne signifie en rien un retour aux composantes traditionnelles du roman. Goethe ne cesse ici de multiplier ironiquement les écarts par rapport à ce cadre classique : le roman s'achève sans s'achever sur un départ dont on ignore la suite ; la mention « à suivre » (peu importe si elle est ou non de la main de Goethe) indique bien, en toute fin du roman, que rien n'est en réalité accompli ; certains « personnages » restent dans l'ombre complètement, tel le « supérieur » de la « province pédagogique » puisqu'il ne sera jamais présent ; certains objets dont la fonction symbolique est indéniable, telle la cassette, découverte par Félix comme une sorte de mystérieux trésor, ne sera ouverte que pour être aussitôt refermée sans qu'on ne nous en dévoile le contenu ; la scène où elle est finalement

ouverte relève presque de la prestidigitation : une clef apparemment brisée qui se reconstitue parce qu'elle est aimantée¹, et qui, comme dans « La nouvelle Mélusine », semble obéir à qui est fondé à la manier... Les interférences du conte et du roman sont à plusieurs reprises présentes, et elles ne sauraient être autrement que délibérées, car Goethe a lui-même pris soin de distinguer les deux genres, pour ici mieux les brouiller :

Le conte nous présente comme possibles des événements impossibles ayant lieu dans des conditions possibles ou impossibles. Le roman nous présente comme réels des événements possibles, ayant lieu dans des conditions impossibles ou presque impossibles².

L'anticipation du vraisemblable présenté comme « réel » est le fait des contes : « La folle en pèlerinage » comme « L'homme de cinquante ans » développent mieux le thème de la rivalité père-fils que ne fait le fil narratif des relations effectives entre Wilhelm et Félix ; de même, les diverses déclinaisons du thème de la « cassette » (boîte à bijoux, trousse, porte-documents ou portfolio) se retrouvent aussi bien dans les contes (« Qui est le traître³ ? », « La nouvelle Mélusine ») qu'à la frontière entre les deux, comme c'est le cas de la jolie veuve de « L'homme de cinquante ans », ou dans le cours « normal » de la narration (Hersilie ne sait pas à qui elle va offrir le porte-documents qu'elle fabrique,

1. Il y a là une surdétermination de la notion de symbole, illustrée, il faut bien le dire, de manière lourdement littérale (en outre, c'est l'unique représentation imagée qui figure dans les romans de Goethe).

2. Goethe, *Écrits sur l'art*, introduction de Tzvetan Todorov, textes choisis et annotés par J.-M. Schaeffer, Garnier-Flammarion, 1996, p. 320 (la citation est empruntée aux *Maximes et réflexions*).

3. Voir livre I, chap. VIII.

et c'est elle qui se retrouve en possession de la cassette et de la clef qui permet de l'ouvrir). La thématique d'arrière-plan renvoie à la fonction de l'art : la saisie du macrocosme ne relève que de l'ordinaire (et du seul savoir) ; mais la vision du détail, l'appréhension du microcosme est le fait de l'art – le possible véritable est dans le détail merveilleux¹.

En outre, on l'a dit, Wilhelm est loin d'être le protagoniste de cette œuvre dont le titre semblait indiquer qu'il s'agissait d'une suite aux Années d'apprentissage ; car « Saint Joseph II », Jarno, Léonardo, Odoard, l'oncle d'Hersilie, Hersilie elle-même, les maîtres de la province pédagogique, Nachodine-Suzanne, Macarie, lui volent en quelque sorte la vedette trop aisément, même si certains sont à peine des figures dotées de vraisemblance ; liste à laquelle il conviendrait d'ajouter certains personnages des nouvelles, Hilarie, le Major, la jolie veuve, par exemple, qui finissent par nous attacher plus, au fil de la lecture, que Wilhelm dont la figure s'estompe de manière croissante. Les « Considérations dans l'esprit du voyageur » semblent lui être imputables, mais aucun lecteur n'y est véritablement enclin puisqu'il comprend que le pseudo-protagoniste ne fait qu'y consigner ce qu'il a appris des diverses communautés qu'il a fréquentées ou des conversations qu'il a pu avoir avec Jarno. C'est a fortiori le cas des « Extraits des archives de Macarie » qui constituent la vraie conclusion didactique du roman pour mieux démentir l'idée qu'il s'accomplirait dans l'ordre du vraisemblable narratif.

1. L'intérêt de Walter Benjamin pour « La nouvelle Mélusine » ne fait aucun doute : il s'en ouvre à Scholem et à Hofmannsthal dans ses lettres ; mais, différé d'année en année, le projet qu'il avait d'un essai sur ce conte, et d'une anthologie de contes qui lui aurait donné l'occasion d'approfondir ce qu'il avait écrit à propos de Leskov n'a finalement jamais vu le jour (voir « Le conteur », traduction de Pierre Rusch, dans Walter Benjamin, *Œuvres*, t. III, Gallimard, « Folio essais », 2000).

Est-ce à dire qu'on aurait affaire avec cette œuvre, que la réception a très vite désignée comme une « couronne de récits », à un antiroman ? On ne peut pas dire que Goethe lui-même n'ait pas été conscient des difficultés qu'il avait laissé s'installer : dans un entretien avec Eckermann du 1^{er} janvier 1825, il avoue que la clef de ce livre lui ferait presque défaut ; et, une fois l'ouvrage paru, ses hésitations sont parlantes : d'une part, il cherche à maintenir qu'il y aurait tout de même une unité dans cet « agrégat », et sa lettre du 2 septembre 1829 à son ami proche, Sulpice Boisserée, en témoigne :

Le lecteur perspicace ne manquera pas de découvrir avec quel sérieux et quelle attention j'ai cherché et suis parvenu à réunir des éléments si disparates ; et je dois m'estimer heureux si une entreprise si problématique lui semblera en quelque manière réussie¹.

Mais, d'autre part, un peu plus d'un mois auparavant, dans une lettre à Friedrich Rochlitz, Goethe semblait renoncer à défendre l'unité du roman en acceptant que sa réception dépende finalement davantage des spécificités de ses lecteurs :

Un travail comme celui-ci, qui s'annonce comme un collectif puisqu'il semble avoir été entrepris à seule fin de réunir les parties les plus disparates, autorise, voire exige plus qu'un autre que chacun s'approprie ce qui lui conviendra².

Cinq mois plus tard, et tandis que Rochlitz voulait reconstruire et analyser l'ensemble de manière

1. Correspondance de Goethe, in *Werke*, Section IV, Weimar, H. Böhlau, 1887-1912, vol. 5, p. 65 (nous traduisons ici).

2. Correspondance de Goethe, *op. cit.*, p. 6 (nous traduisons ici).

systematique, Goethe rejette cette tentative dans un entretien avec le chancelier Müller (18 février 1830), la jugeant « tout à fait impossible ; l'ouvrage ne s'offre que comme un agrégat¹ ».

Les hésitations de l'auteur lui-même à l'égard de ce qu'il a finalement publié révèlent sans doute davantage un désarroi, en partie suscité par l'embarras de la toute première réception, plutôt qu'une intention vraiment instruite d'innover en matière romanesque. Restent pourtant imputables sans conteste à une volonté parfaitement consciente de Goethe l'éclatement d'un certain « genre », la décision de multiplier autant les registres – correspondances, dialogues, discours, contes, farce, chants, poèmes, journal, prose documentaire, aphorismes – que les voix au sein de l'œuvre, comme le fait de manière indubitablement exemplaire le récit « *Pas trop loin* » où la pluralité des points de vue est patente. La polyphonie, ou la pluralité des perspectives, est constante dans le roman : les extraits des correspondances, les nouvelles en contrepoint du fil narratif, les extraits du journal de Léonardo, sans compter les deux collections d'aphorismes dont tous ne sont pas de Goethe qui les cite et pas toujours en prenant soin de les mettre entre guillemets, ainsi que le « documentaire » sur le tissage en montagne qui est entièrement emprunté au compte rendu détaillé d'un de ses amis mandaté expressément par lui. Mais parler d'une disparition de l'auteur serait on ne peut plus erroné face à un tel déploiement maîtrisé de formes.

Un deuxième élément qui milite dans le même sens est la place accordée aux détails symboliques qui ont manifestement bien plus d'importance qu'une insaisissable unité d'ensemble. Le roman, on l'a dit, ne

1. Voir *Goethes Unterhaltungen mit dem Kanzler Friedrich von Müller*, Stuttgart, Cotta, 1870, p. 132 (nous traduisons ici).

s'achève pas véritablement, non plus que la nouvelle « Pas trop loin » interrompte sans qu'aucune solution soit envisageable ; l'objet le plus chargé symboliquement, la cassette mystérieuse, reste tout aussi énigmatique que la boîte de « La nouvelle Mélusine », récit qui lui aussi s'achève sans fin arrêtée. Le fin mot de l'enseignement de la province pédagogique ne sera jamais donné puisque le « supérieur » ne sera jamais convoqué pour parfaire l'exposé du programme d'éducation en en développant les principes premiers ; le mystère qui nimbe Macarie sera d'emblée impossible à dévoiler puisque l'auteur prévient que s'approcher de cette figure requiert un style « symbolique » dont l'ésotérisme est même réputé indispensable¹. Enfin, les intentions proprement esthétiques qui pourraient contribuer à maintenir les apparences d'un roman sont sans cesse contrebattues par les finalités éthiques et sociales, voire politico-économiques qui polarisent les décisions de Wilhelm, de Léonardo et d'Odoard. Dans son essai de 1936 sur Joyce², Hermann Broch comparait Les Années de voyage avec l'Ulysse de Joyce, et semblait ainsi établir une généalogie du roman « moderne », Goethe ayant selon lui exprimé les attentes sociales de ses contemporains en même temps qu'il avait choisi une « forme » nouvelle. Le rapprochement établi par Broch avait sa justification dans le fait qu'il percevait l'Ulysse de Joyce comme une « œuvre totale » faisant écho aussi bien aux développements contemporains

1. Évoquer à cet égard la notion de sécularisation reste inexact : l'esprit qui anime le cosmos est bien, pour Goethe, Dieu (peu importe que sa conception soit théiste), c'est-à-dire une instance transcendante, un infini ; la rencontre possible entre cet infini et le monde fini, symbolisée par Macarie, répond justement à l'idée goethéenne d'élévation, et n'implique aucune concession immanentiste.

2. Hermann Broch, « Joyce und die Gegenwart », in *Kommentierte Werkausgabe*, vol. 9/1, Francfort/M., Suhrkamp (P. M. Lützeler éd.), (1936), 1975, p. 63-91.

de la physique relativiste, de l'art d'avant-garde, et que Les Années de voyage semblaient offrir pareille ouverture sur le monde de Goethe dont le roman n'était pas l'un des beaux ornements tardifs, mais bien une intervention littéraire d'un nouveau genre prenant parti dans toutes les questions de son temps.

Cette manière de prédire en quelque sorte le passé ou de le rendre brutalement contemporain d'une autre époque reste évidemment discutable, et le risque est constant de donner dans les pièges de l'anachronisme. Mais il reste vrai, pour dissiper le soupçon d'approximation grevant l'approche de Broch, qu'on cherchera vainement dans Les Années de voyage une unité dont maintes manifestations d'ironie au sein du « roman » indiquent assez que l'auteur n'en avait cure. En revanche, il est tout aussi patent que le didactisme du vieux sage de Weimar imprègne cette œuvre, sans la saturer autant que le lui aura reproché Gundolf, mais en y occupant incontestablement une place prépondérante.

La situation historique des Années de voyage, qu'il s'agisse de la première ou de la deuxième version¹ n'est plus celle du « premier romantisme » qui fut déterminante jusque dans la première décennie du XIX^e siècle, or, le paradoxe mérite d'être souligné tant Goethe avait maintes fois pris ses distances par rapport à ce courant, ce roman semble pour une large part s'inscrire dans le « programme » romantique de la « poésie universelle progressive » affirmé par Friedrich Schlegel dans l'Athenäum, et dont la finalité était de « réunir à nouveau tous les genres distincts de poésie et de mettre cette dernière au contact de la philosophie et de la rhétorique² ». Plus encore, il semblerait que Les

1. Voir la notice.

2. *Athenäum*, fragment 116 (voir J.-L. Nancy et Ph. Lacoue-Labarthe, *L'Absolu littéraire*, Le Seuil, 1978).

Années de voyage répondent à la manière dont Herder, mort en 1803, avait défini le « roman » :

Aucun genre de la poésie n'est d'une plus vaste ampleur que le roman ; parmi tous ces genres, il est susceptible d'être traité de la manière la plus variée : il embrasse, en effet, ou peut embrasser non seulement l'histoire et la géographie, par exemple, la philosophie et la théorie de presque tous les arts, mais aussi la poésie de tout genre et de toute espèce – en prose. Tout ce qui touche à l'intelligence et au cœur des hommes, passion, caractère, forme, objet, sagesse, tout ce qui est possible et pensable, voire l'impossible, peut trouver place dans un roman, et il est légitime qu'il s'y retrouve¹.

Étrangement, Goethe, sur le tard, semble pleinement remplir ce programme esthétique, du moins la partie proprement esthétique qui touche à la forme, car Schlegel et Novalis, aussi enthousiastes qu'ils aient été en lisant Les Années d'apprentissage, déploraient que le protagoniste ait tant le souci de son insertion sociale et professionnelle alors qu'à leurs yeux le seul but digne du roman eût été, comme le voulait Novalis, la « poétisation de la vie » puisque « la vie ne doit pas être un roman qui nous serait donné, mais un roman forgé par nous² ». Jean Paul, qui meurt pendant l'élaboration de la deuxième version des Années de voyage, avait donné du roman une définition qui s'adapte à l'entreprise de Goethe, « le roman perd infiniment de son image pure en raison de la vastitude de sa forme où peuvent se retrouver et s'y insérer presque

1. Herder, *Sämtliche Werke*, vol. 18, Berlin, 1883 (éd. Suphan), p. 109 sq. (nous traduisons ici).

2. Fr. von Hardenberg (Novalis), *Werke*, vol. II, Munich, Karl Hanser, 2002, p. 563 (nous traduisons ici).

toutes les formes¹ ». C'est exactement la reprise de ce que Schlegel avait professé à Paris lorsqu'il y avait donné des cours (1803-1804) sur « La littérature européenne ». À ses yeux, le roman est la forme la plus « parfaite de la poésie romantique », et sa caractéristique première est d'être ou d'accueillir un « mélange de toutes les formes² ».

Néanmoins, on l'a vu, la finalité des *Années de voyage* n'a plus rien de romantique ; elle semble dictée par une sorte de désenchantement indirect et d'acceptation de la réalité sociale, elle-même fluctuant en fonction d'innovations techniques qui vont transformer très vite le paysage productif de l'espace germanique. En dépit de la restauration postnapoléonienne qui semblerait conforter l'aristocratie foncière, l'économie allemande bascule irrésistiblement vers la mécanisation de la production et les débuts de l'industrialisation. Goethe, à cet égard, et malgré ses résistances manifestes à l'égard du machinisme, prête davantage attention au jugement de Hegel battant en brèche les illusions romantiques lorsqu'il évoque, contre Fichte, les conflits entre le moi et le monde qui, selon lui, « ne sont rien d'autre, dans le monde moderne, que les années d'apprentissage, l'éducation de l'individu à la réalité existante, et c'est ainsi qu'ils acquièrent leur sens véritable. La fin de ces années d'apprentissage consiste en ce que le sujet jette sa gourme, se forme avec ses désirs et dispositions, aux conditions existantes et à leur rationalité, entre dans les concaténations du monde et s'y acquiert un point de vue adapté³ ». La maturité implique que l'individu

1. Jean Paul, *Vorschule der Ästhetik*, § 69, in *Werke*, Sect. I, vol. 5, Munich (éd. Miller), ab 1959, p. 248 sq. (nous traduisons ici).

2. Fr. Schlegel, *Kritische Studienausgabe*, vol. XI, Paderborn, Schöningh, ab 1956, p. 160 (nous traduisons ici).

3. Hegel, *Werke*, vol. XIV (éd. Glockner), Frommann-Holzboog, Stuttgart, 1964, p. 220 (il s'agit de la troisième partie, section 3, de

renonce à l'enthousiasme romantique et accepte d'être normal au sein d'un monde qui a banni le merveilleux, mais se soucie davantage de l'éducation. La pédagogie est bien présente, d'ailleurs, dans *Les Années de voyage*, pas simplement parce qu'elle y jouerait un rôle logique dans une « suite » des *Années d'apprentissage*, ni non plus parce qu'elle est dans l'air du temps depuis la fin du XVIII^e siècle, comme l'*Émile* de Rousseau en témoigne, de même que les différentes tentatives concrètes surgies en Europe de donner à l'éducation des institutions bien établies : Pestalozzi fonde son institut en 1804 à Yverdon ; von Fallenberg, le sien quatre années auparavant, et Goethe n'en ignore rien. La pédagogie n'est pas un idéal ni une préoccupation des romantiques. C'est surtout que, en dépit de toute sa reconnaissance de dette esthétique à l'égard des premiers romantiques, Goethe adopte de son propre chef (ou sous l'influence indirecte des Loges maçonniques, qu'il évoque de manière transparente dans *Les Années d'apprentissage*, et, donc, sous l'influence de Lessing¹) le point de vue « renonçant » qui reste vaille que vaille le fil conducteur des *Années de voyage* en portant son attention sur les réalisations américaines de certains émigrés. Ce roman reste ainsi en suspens entre deux univers, celui de la formation esthétique de l'individu et celui des conditions pédagogiques de formation d'une communauté, mais finit par trancher pour le second sans entièrement renoncer aux charmes du premier.

Les Années de voyage n'en demeurent pas moins un roman insolite – dans sa forme, c'est incontestable, mais aussi dans la variété étonnante des thèmes abordés. Le lire comme une suite des *Années d'apprentissage* n'est

l'Esthétique, III, qui concerne « Les arts romantiques » ; nous traduisons ici).

1. Voir son *Éducation du genre humain*, 1780, ainsi que Ernst et Falk. *Dialogues maçonniques*, 1778-1780.

pas tout à fait se tromper, mais il dépasse de très loin ce prétexte initial. Il est à situer parmi les œuvres qui, précisément, voyagent au-delà de tous les classements. D'ailleurs, Goethe avait prévu explicitement qu'il y avait plusieurs manières, toutes légitimes, de le recevoir : choisir de ne lire que la série des nouvelles dont il est émaillé, ne prendre connaissance que des ensembles d'aphorismes qui reflètent l'évolution ultime de la pensée de l'auteur, ou encore suivre les événements qui conduisent Wilhelm à renoncer définitivement au monde de la formation esthétique, au romantisme, donc, pour choisir une insertion sociale utile et soutenir un projet d'utopie communautaire en émigrant.

MARC DE LAUNAY

Note sur la présente édition

Cette édition reprend la traduction de Blaise Briod, telle qu'elle avait été publiée, en 1954, dans la « Bibliothèque de la Pléiade », revue et légèrement révisée. Nous avons toutefois suivi les éditions allemandes plus modernes de ce texte, en traduisant, à la fin du Livre II, les « Considérations dans l'esprit du voyageur » et le « Testament », ainsi que, à la fin du Livre III, les « Extraits des Archives de Macarie » et le poème « Dans le sinistre ossuaire... ». La présence de ces différents textes répond à la manière dont Goethe avait finalement souhaité publier cette œuvre. Quant à l'appareil de notes, il est entièrement nouveau.

LES ANNÉES DE VOYAGE
OU
LES RENONÇANTS

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I

LA FUITE EN ÉGYPTÉ¹

À l'ombre d'un puissant rocher, Wilhelm était assis, en un site sévère et imposant, où le sentier abrupt, tournant une saillie, dévalait rapidement vers les profondeurs. Le soleil encore haut éclairait la cime des pins qui peuplaient les ravins à ses pieds. Wilhelm était en train de prendre quelques notes sur ses tablettes, quand Félix², qui avait grimpé aux environs, accourut vers lui, une pierre à la main : « Comment appelle-t-on cette pierre, papa ? dit l'enfant.

— Je n'en sais rien, répondit Wilhelm.

— Est-ce que c'est de l'or, ce qui brille là-dedans ?

— Mais non ! dit Wilhelm, et je me souviens à présent que les gens l'appellent l'or de chat³.

— De l'or de chat ! dit l'enfant en souriant, et pourquoi ?

— Probablement parce qu'il est faux et qu'on prétend que les chats sont faux.

— Bon, je m'en souviendrai », dit l'enfant en mettant le caillou dans son sac de cuir ; mais aussitôt après il tendit à son père un autre objet en

demandant : « Qu'est-ce que c'est ? – Un fruit, répondit Wilhelm, et à voir les écailles, il doit s'apparenter aux cônes de sapin.

— Ça ne ressemble pas à un de ces cônes, c'est trop rond. – Nous interrogerons un garde-forestier ; ces gens-là connaissent toute la forêt et s'entendent à semer toutes les sortes de fruits, à planter, à cultiver, puis ils laissent les troncs pousser et grandir comme ils peuvent.

— Les gardes savent tout ; hier, le guide m'a montré qu'un cerf avait traversé le chemin, et il m'a fait revenir en arrière pour que je puisse voir la piste, comme il dit ; moi, j'avais déjà marché dessus, mais j'ai quand même distingué nettement l'empreinte de deux sabots ; ce devait être un grand cerf. – Je t'ai bien entendu interroger le guide. – Il savait des tas de choses, et pourtant ce n'est qu'un guide. Mais moi, je veux être garde. C'est trop beau d'être toute la journée dans la forêt, d'entendre chanter les oiseaux, de savoir comment ils s'appellent, où ils font leurs nids, comment on enlève leurs œufs ou leurs petits, comment on les nourrit, et quand on prend les parents : c'est trop amusant. »

À peine avait-il dit, qu'une étrange apparition surgit non loin d'eux dans le sentier escarpé. Deux jeunes garçons, beaux comme le jour, en jaquettes de couleurs, qu'on aurait plutôt prises pour des chemisettes retenues à la taille, dévalaient la pente l'un derrière l'autre ; Wilhelm put les observer de plus près, car l'ayant aperçu, ils s'arrêtèrent court et se tinrent un instant immobiles devant lui. En voyant l'aîné, on était frappé d'abord par les abondantes boucles blondes qui flottaient autour de sa tête, puis le regard se portait sur les yeux d'un bleu limpide, pour se perdre enfin avec complaisance sur sa belle silhouette. Le second avait plutôt l'air d'un ami que

d'un frère, avec ses cheveux noirs et lisses qui descendaient sur ses épaules et dont l'éclat sombre semblait se refléter dans ses yeux.

Wilhelm n'eut pas loisir de contempler plus longtemps ces deux étranges personnages, tout à fait inattendus dans ce lieu sauvage : une voix d'homme, venant de derrière l'avancée de rochers, leur cria d'un ton grave mais amical : « Pourquoi vous arrêtez-vous ? Ne nous barrez pas le chemin. »

Wilhelm leva les yeux, et si l'arrivée des enfants l'avait étonné, le spectacle qui s'offrait maintenant à ses regards le comblait de surprise. Un homme jeune, solide et vigoureux, de taille moyenne, vêtu légèrement, brun de peau et de cheveux noirs, descendait le chemin rocailleux avec assurance et précaution, menant à la bride un âne qui montra d'abord sa tête d'animal bien nourri et bien soigné, et laissa voir ensuite le précieux fardeau qu'il portait. Une douce et charmante femme reposait sur la grande selle bien rembourrée ; dans le manteau bleu qui l'enveloppait, elle tenait un nouveau-né qu'elle serrait contre sa poitrine et contemplait avec une tendresse indéfinissable¹. Le conducteur eut la même surprise que les enfants : il s'arrêta un instant à la vue de Wilhelm. La bête ralentit le pas, mais la pente était trop roide, les voyageurs ne purent faire halte et Wilhelm, interdit, les vit disparaître derrière la paroi de rochers.

Rien de plus naturel que cette singulière vision l'eût arraché à sa méditation. La curiosité aiguisée, il se leva et, de sa place, il plongea le regard dans le ravin, se demandant s'il allait voir repasser l'un ou l'autre des personnages. Il s'apprêtait à descendre pour aller saluer les étranges voyageurs, lorsque Félix remonta et lui dit : « Père, est-ce que je puis accompagner ces enfants jusque chez eux ? Ils

voudraient m'emmener. Et tu vas venir avec nous, l'homme me l'a dit. Viens donc ! Ils nous attendent au bas de la pente.

— Bon, je vais m'entendre avec eux », répondit Wilhelm.

Il les retrouva à un endroit où le chemin était moins escarpé, et son regard s'attacha à ces surprenantes images qui avaient si fortement ravi son attention. Il put alors seulement, tout à loisir, les détailler. L'homme, jeune et robuste, portait bel et bien, sur l'épaule, une hache à polir et une étroite et longue équerre de fer ; les enfants tenaient comme des palmes de grosses gerbes de roseaux, et, vus de ce côté, on les eût pris pour des anges, tandis que les petites corbeilles remplies de provisions qu'ils traînaient derrière eux, faisaient penser à ces messagers qui passent et repassent chaque jour dans la montagne. Et la mère enfin, quand il put la considérer de plus près, laissait voir sous son manteau bleu, une robe d'un rose léger, de sorte que notre ami, non sans surprise, découvrait ainsi, dans la réalité, cette *Fuite en Égypte* qu'il avait si souvent vue représentée en peinture¹.

On se salua et tandis que, saisi d'étonnement, Wilhelm ne parvenait pas à articuler un mot, le jeune homme dit : « Nos enfants sont déjà bons amis, il leur a suffi d'un instant ; voulez-vous venir avec nous ? Nous verrons si leurs aînés peuvent en faire autant. »

Après quelque réflexion, Wilhelm répondit : « La vue de votre petite caravane inspire la confiance, la sympathie et – permettez-moi de l'avouer – une certaine curiosité et un vif désir de faire plus ample connaissance avec vous, car, au premier abord, on peut vraiment se demander si vous êtes bien de simples voyageurs, et pas plutôt des esprits qui

prennent plaisir à animer ces montagnes inhospitalières par d'aimables apparitions.

— Eh bien, venez jusque chez nous, dit l'homme.

— Venez avec nous ! crièrent les enfants qui entraînaient déjà Félix. — Venez avec nous ! » ajouta la femme, en détournant de l'enfant son aimable et affectueux regard pour le reporter sur l'étranger.

Wilhelm ne prit pas le temps de réfléchir : « Je suis au regret, quant à moi, de ne pouvoir vous suivre à l'instant. Mais, pour cette nuit du moins, je dois retourner à la maison du poste-frontière. J'ai laissé là-haut mon portemanteau, mes papiers et tous mes effets : rien n'est encore emballé ni rangé. Mais, pour vous prouver que je suis tout prêt à répondre à votre aimable invitation, je vous laisse en gage mon petit Félix. Demain matin, je serai chez vous. Est-ce encore loin d'ici ?

— Nous arriverons avant le coucher du soleil, dit le charpentier, et, de la frontière, vous n'en avez guère que pour une heure et demie. Votre enfant, pour cette nuit, viendra augmenter notre petite famille ; nous vous attendons demain matin. »

L'homme et la bête se remirent en route. Wilhelm avait plaisir à voir son Félix en si bonne compagnie ; il le comparait aux aimables petits anges avec lesquels il faisait un contraste frappant. Il n'était pas grand pour son âge, mais robuste, large de poitrine et les épaules fortes. Il y avait dans sa nature un singulier mélange de domination et de servitude ; déjà il s'était emparé d'un rameau et d'une corbeille et semblait exprimer ainsi ces deux tendances. Le cortège allait disparaître derrière une paroi de rocher quand, se ravisant, Wilhelm leur cria : « Qui faut-il demander pour vous retrouver ?

— Demandez simplement saint Joseph », répondit quelqu'un du fond du ravin, et toute l'apparition

s'effaça derrière les pans d'ombre bleue. Un chant de plusieurs voix monta des lointains et se perdit, et parmi ces voix, Wilhelm crut discerner celle de son Félix.

Il gagna les hauteurs et retarda ainsi pour lui le coucher du soleil. L'astre qu'il avait plus d'une fois perdu de vue l'éclaira de nouveau quand il atteignit les sommets, et il faisait jour encore lorsqu'il arriva à son auberge. Il s'attarda un instant à contempler le vaste panorama des montagnes, puis se rendit à sa chambre, prit aussitôt la plume et passa une partie de la nuit à écrire.

WILHELM À NATHALIE

« Me voici enfin sur ces sommets, les sommets de ces montagnes qui vont nous séparer d'une barrière plus puissante que toute l'étendue de pays déjà franchie. À mon sentiment, l'on est encore près de ses amis aussi longtemps que les rivières coulent de nous vers eux. Aujourd'hui, je puis encore me figurer que le rameau que je jette dans le torrent voguera jusqu'à eux et, dans quelques jours, abordera peut-être au bas de leur jardin, et de même les images de notre esprit, les sentiments de notre cœur, s'écoulent plus facilement vers la plaine. Mais je crains que, sur l'autre versant, une barrière ne s'oppose à notre imagination et à notre sensibilité. Peut-être, cependant, n'est-ce là qu'une inquiétude prématurée : car ce sera sans doute là-bas la même chose qu'ici. Qu'est-ce qui pourrait m'éloigner de toi ! de toi à qui j'appartiens pour jamais, bien qu'un étrange destin nous sépare et me ferme inopinément le ciel dont j'étais si proche. J'ai eu le temps de me raffermir, et cependant aucun temps n'y aurait suffi si, dans cette heure décisive, ta bouche, tes lèvres, ne m'avaient donné d'acquérir

cette fermeté. Comment aurais-je pu me séparer de toi, s'il ne s'était formé entre nous ce lien durable qui doit nous unir pour le temps et pour l'éternité¹ ? Mais je ne dois pas parler de tout cela, je le sais. Je ne veux pas enfreindre la douce loi que tu m'as imposée ; ici, sur la cime de ces montagnes, que ce soit la dernière fois que je prononce devant toi le mot de séparation. Ma vie doit être un voyage. Il me faut accomplir les devoirs singuliers du voyageur et subir des épreuves toutes particulières. Comme je souris, parfois, en relisant les prescriptions que m'a imposées notre association, que je me suis imposées moi-même ! J'observe les unes, j'enfreins les autres, mais alors même que je transgresse, ce document qui témoigne de ma dernière confession et de ma dernière absolution me tient lieu d'impératif de conscience, et je me remets dans la bonne voie. Je me surveille, et mes fautes ne se précipitent plus les unes sur les autres comme les eaux d'un torrent.

» Pourtant, je t'avouerai tout uniment que j'admire les maîtres et les conducteurs d'hommes qui n'imposent à leurs élèves que des devoirs extérieurs, mécaniques. Ils facilitent la tâche à eux-mêmes et aux autres. Car précisément, la part de mes engagements qui me semblait d'abord la plus pénible et la plus étrange est celle à quoi je m'astreins aujourd'hui avec le plus d'aisance et de plaisir.

» Je ne dois pas m'arrêter plus de trois jours sous le même toit. Et quand je quitte une auberge, il faut que l'étape suivante soit éloignée d'un mille au moins. Ces commandements tendent bien à faire de ma vie un voyage et à m'ôter toute tentation de me fixer quelque part. Cette condition, je l'ai jusqu'ici observée à la lettre et je n'ai même pas encore usé de la dérogation qu'elle comporte. C'est ici la première fois que je m'arrête, la première fois que je dors trois nuits

de suite dans le même lit. Je t'envoie d'ici tout ce que j'ai appris, observé, recueilli ; demain matin, je repars pour descendre sur l'autre versant et je commencerai par rendre une visite à une famille admirable, une sainte famille¹, dirais-je, sur laquelle mon journal t'en dira plus long. Et maintenant, adieu ! Après avoir lu cette lettre, pense que je n'ai qu'une chose à te dire et que je voudrais répéter sans cesse ; mais je ne la dirai, je ne la répéterai qu'au moment où j'aurai le bonheur de me retrouver à tes pieds et de pleurer, en te pressant les mains, tout ce dont j'ai été privé. »

Au matin.

« Les bagages sont faits. Le guide attache le portemanteau à son crochet. Le soleil n'est pas encore levé, de tous les ravins montent et fument les brouillards ; mais là-haut, le ciel est serein. Nous descendons dans les vallées, sombres encore mais qui, à leur tour, ne tarderont pas à s'éclaircir au-dessus de nos têtes. Laisse-moi t'adresser mon dernier : hélas ! Permetts que mon dernier regard vers toi se remplisse de larmes involontaires. Ma décision est prise et je suis résolu. Tu ne m'entendras plus gémir, tu n'entendras plus que le voyageur te raconter ce qui lui arrive. Et pourtant, au moment où je vais clore ma lettre, mille pensées, mille désirs, espoirs, projets se croisent dans ma tête. Heureusement, on me chasse, le guide m'appelle et l'hôtelier se met à faire ma chambre comme si j'étais déjà parti, sans s'inquiéter de ma présence, pareil à ces héritiers insensibles et sans égards, qui ne se soucient pas du moribond pour prendre leurs dispositions et entrer en possession de ses biens. »

CHAPITRE II

SAINT JOSEPH II¹

Déjà le voyageur, marchant sur les pas de son guide, avait laissé derrière lui, là-haut, les rochers abrupts ; déjà ils atteignaient une région moins escarpée, traversant des forêts bien aménagées et d'aimables prairies, pour arriver enfin sur un coteau, d'où la vue plongeait dans un vallon aux belles cultures et cerné de collines. Un vaste monastère, dont une partie était en ruine et l'autre fort bien conservée, attirait d'emblée l'attention². « C'est Saint-Joseph, annonça le guide ; quelle misère que la belle église soit en pareil état ! Voyez donc, à travers les buissons et les arbres, comme ses colonnes et ses piliers se montrent encore solides, bien que l'édifice se soit effondré depuis des siècles.

— En revanche, le monastère est encore bien conservé, à ce que je vois, répondit Wilhelm. — Oui, repartit son guide ; un économe loge dans ces bâtiments et administre le domaine, perçoit les redevances et recueille les dîmes que toute la contrée doit venir payer ici³.

Tout en parlant ainsi, ils avaient franchi le portail grand ouvert et pénétraient dans une cour spacieuse entourée de bâtiments sévères et bien entretenus, qui évoquaient le séjour d'une paisible congrégation. Wilhelm ne tarda pas à apercevoir son Félix en compagnie des deux anges de la veille, groupés autour d'un grand panier qu'une solide paysanne avait déposé devant elle : ils étaient en train de marchander des cerises ; c'était Félix qui menait l'affaire, car il avait toujours quelque argent sur lui. C'était l'invité qui invitait, distribuant largement les fruits à

ses camarades, et ce rafraîchissement fut même fort agréable à Wilhelm, car dans ces forêts moussues et stériles, ces fruits aux couleurs vives et luisantes semblaient redoubler de beauté. Pour excuser le prix, que les petits acheteurs avaient trouvé un peu trop élevé, la marchande leur faisait observer qu'elle avait dû aller les chercher dans un jardin situé fort loin et bien plus bas dans la vallée. Les deux enfants dirent à Wilhelm que leur père allait revenir bientôt et ils l'invitèrent, en attendant, à se rendre à la maison pour le repas.

Quel fut son émerveillement quand les enfants le firent entrer dans la pièce qu'ils appelaient la salle. On y parvenait directement de la cour, par une grande porte, et notre voyageur se trouva dans une chapelle très proprement tenue et bien conservée, mais dont on remarquait aussitôt qu'elle avait été aménagée pour les besoins de la vie domestique. L'un des côtés était occupé par une table, avec un fauteuil, des chaises et des bancs ; de l'autre côté, on voyait un dressoir sculpté, garni de poteries de couleurs, de cruches et de verres. Il y avait encore çà et là des bahuts et des coffres, et malgré l'ordre rigoureux qui régnait dans la disposition de ces objets, tout y portait l'empreinte accueillante de la vie domestique de chaque jour. La lumière venait de hautes fenêtres percées sur les côtés. Mais ce qui attira surtout l'attention du voyageur, ce furent les fresques qui se déployaient, pareilles à des tentures, sur trois des parois de la chapelle, au-dessous des fenêtres, et descendaient jusqu'à une boiserie garnissant le bas de la muraille jusqu'au sol. Les peintures retraçaient l'histoire de saint Joseph. Ici, on le voyait occupé à ses travaux de charpentier ; là, il rencontrait Marie et un lis sortait de terre entre eux deux, tandis que les anges les entouraient de leur vol

et les contemplaient. Puis, c'est le mariage, suivi de la salutation angélique. Et le voici, arrêté au milieu de ses travaux commencés, mécontent ; il a déposé sa hache et songe à abandonner son épouse. Mais alors, l'ange lui apparaît en rêve, et tout est changé désormais pour lui. Il contemple avec dévotion l'enfant qui vient de naître dans l'étable de Bethléem, et il l'adore. Le tableau suivant est d'une merveilleuse beauté : on y voit toutes sortes de pièces de bois façonnées, prêtes à être assemblées, et il se trouve que deux d'entre elles forment une croix. L'enfant est endormi sur cette croix, la mère, assise auprès, le contemple avec un amour intense, et le père nourricier suspend son travail pour ne pas troubler le sommeil de l'enfant. Le tableau suivant représente *La Fuite en Égypte*, et le voyageur, à cette vue, se prit à sourire en retrouvant sur la muraille la réplique du tableau vivant de la veille¹.

Il ne se livrait guère depuis longtemps à ses réflexions que le maître de la maison entra : Wilhelm reconnut aussitôt le conducteur de la sainte caravane. Ils se saluèrent le plus cordialement du monde et la conversation s'engagea sur toutes sortes de sujets ; cependant l'attention de Wilhelm ne pouvait se détacher des peintures. Son hôte, voyant l'intérêt qu'il y prenait, lui dit en souriant : « Vous vous étonnez sûrement de trouver ici une telle concordance entre cette demeure et ses habitants, dont vous avez fait hier la connaissance. Mais la chose est peut-être plus singulière encore qu'on ne supposerait : c'est en somme la maison qui a fait les habitants. Car si un objet inanimé est vivant, il peut tout aussi bien donner naissance à de la vie.

— Oh certes ! répondit Wilhelm, je serais fort étonné si l'esprit qui, voici des siècles, a si puissamment agi dans cette solitude alpestre, en réunissant

sous sa coupe ce vaste ensemble de bâtiments, de terres et de privilèges, pour répandre en échange lumière et culture dans ce pays, je serais étonné que cet esprit, du milieu de ces ruines, n'exerçât point encore sa puissance vive sur un être vivant. Mais ne nous arrêtons pas aux généralités : faites-moi connaître votre histoire, pour que j'apprenne comment, sans artifice ni présomption, le passé peut ainsi survivre en vous ; comment ce qui n'est plus, ressuscite aujourd'hui. »

Au moment où Wilhelm allait recueillir l'édifiante réponse de son hôte, une voix amicale appela dans la cour en prononçant le nom de Joseph. L'hôte tendit l'oreille et s'avança vers la porte.

« Il se nomme donc aussi Joseph ! se dit Wilhelm. C'est assez singulier, et tout de même moins singulier encore que de le voir représenter, dans sa vie quotidienne, son saint patron. » Tout en réfléchissant ainsi, il jeta un regard vers la porte et vit la madone de la veille en conversation avec son mari. Ils se séparèrent enfin, la femme se dirigea vers le bâtiment opposé. « Marie ! lui cria l'hôte, encore un mot ! »

« Elle s'appelle Marie ! peu s'en faut que je ne me croie transporté dix-huit siècles en arrière ! » Et tout en songeant à cette vallée sévère et isolée où il se trouvait, à ces ruines, à ce silence, il se sentit envahi par une étrange atmosphère d'antiquité. Il était temps que l'hôte et les enfants vinsent le rejoindre. Ces derniers invitèrent Wilhelm à les accompagner pour une promenade tandis que leur père avait encore quelques affaires à terminer. On s'en alla donc parmi les ruines de l'église où s'élevait encore tout un peuple de colonnes, et dont les murs et les hauts pignons semblaient s'être affermis dans le vent et les intempéries, tandis que des

arbres vigoureux avaient dès longtemps pris racine dans les larges lézardes des murailles, figurant, en compagnie de toute espèce de gazon, de fleurs et de mousse, un jardin hardiment suspendu dans les airs. De doux sentiers herbeux longeaient un ruisseau à l'onde rapide, et, arrivé à une certaine hauteur, le voyageur put contempler l'édifice et ses abords, avec d'autant plus d'intérêt que ses habitants le surprenaient toujours davantage et que l'harmonie qui les unissait à ce décor mettait à vif sa curiosité.

On rentra et l'on trouva le couvert dressé dans la chapelle. Au bout de la table se trouvait un fauteuil où prit place la maîtresse de maison. Elle avait à côté d'elle une grande corbeille où reposait le petit enfant ; le père était à sa gauche et Wilhelm à sa droite. Les trois enfants occupaient le bas bout. Une vieille servante apporta un repas bien apprêté. La vaisselle et les verres rappelaient, comme tout le reste, le temps passé. Les enfants fournirent le sujet de la conversation, tandis que Wilhelm ne se lassait pas d'admirer la prestance et les gestes de la sainte hôtesse.

Après le repas, la compagnie se dispersa : l'hôte conduisit Wilhelm en un lieu ombragé, au milieu des ruines ; en se plaçant sur un monticule, on avait un coup d'œil charmant sur la vallée tout entière, et l'on voyait moutonner, les unes derrière les autres, les collines de la plaine, avec leurs versants fertiles et leurs croupes boisées. « Il est juste, dit l'hôte, que je satisfasse votre curiosité, d'autant plus que je vous sens capable de prendre au sérieux le merveilleux, lorsqu'il repose sur des fondements sérieux. L'établissement religieux, dont vous voyez encore les restes, était consacré à la Sainte Famille, et de nombreux miracles en avaient fait un lieu de pèlerinage. L'église était dédiée à la Mère et au Fils. Elle est

détruite depuis plusieurs siècles. La chapelle, dédiée à saint Joseph, s'est conservée ainsi que la partie utilisable du couvent. Depuis nombre d'années, c'est un prince séculier qui perçoit les revenus et entretient ici un économe, et cet économe, c'est moi, qui suis le fils du précédent, dont le père exerçait déjà ces fonctions.

» Saint Joseph, bien que sa dévotion soit depuis longtemps abandonnée dans ce pays, s'est toujours montré si bienfaisant pour notre famille qu'il ne faut pas s'étonner des sentiments particulièrement dévoués dont nous sommes animés à son égard. De là que je fus baptisé Joseph et, dans une certaine mesure, mon existence fut déterminée par cette circonstance. Je grandis et, si j'accompagnais mon père dans ses tournées de recette, je m'associais plus volontiers encore à ma mère qui distribuait tout ce que lui permettaient ses revenus, et qui était connue et aimée dans toute la montagne pour sa bienveillance et ses bienfaits. Elle m'envoyait tantôt ici, tantôt là, soit pour faire une commission, porter un secours ou prodiguer quelques soins, et je me formai bien vite à ce genre de pieux office.

» D'une façon générale, l'existence montagnarde a quelque chose de plus humain que la vie de la plaine ; les habitants sont plus rapprochés et en même temps plus éloignés, si l'on veut ; les besoins sont plus restreints, mais plus urgents. L'homme est plus conditionné à lui-même ; il doit apprendre à compter sur le secours de ses mains et de ses jambes. L'ouvrier, le messager, le porteur, tous se trouvent réunis dans une seule et même personne ; l'on est plus près de son voisin, on le rencontre plus fréquemment, et l'on vit avec lui dans une commune activité¹.

» Comme j'étais encore jeune et que mes épaules ne pouvaient porter de lourds fardeaux, j'eus l'idée

d'assujettir des paniers sur le dos d'un petit âne et de le faire cheminer devant moi sur les sentiers escarpés, à la montée et à la descente. En montagne, l'âne n'est point un animal aussi dédaigné que dans la plaine, où le valet qui laboure avec un attelage de chevaux se croit supérieur à celui qui retourne son champ en poussant ses bœufs. Et je m'en allais ainsi derrière mon âne, avec d'autant plus d'assurance que j'avais déjà remarqué sur les peintures de la chapelle qu'il avait eu l'honneur de porter Dieu et sa mère. Encore, cette chapelle n'était-elle pas alors dans l'état où vous la voyez maintenant. On en usait comme d'une remise, et même d'une étable. On y entassait pêle-mêle bois de chauffage, perches, outils, tonneaux et échelles. Par bonheur, les peintures sont placées assez haut, et la boiserie était assez résistante. Mais déjà tout enfant, je trouvais grand plaisir à grimper sur les tas de bois et à contempler les peintures dont personne ne pouvait me donner la vraie explication. Tout ce que je savais, c'est que le saint dont la vie était représentée sur ces hauts murs se trouvait être mon parrain, et je l'aimais autant que s'il eût été mon oncle. Je grandissais, et comme une clause particulière imposait à qui prétendait à la charge lucrative d'économe, l'obligation d'exercer un métier, mes parents, désireux de me voir un jour prendre leur succession, me firent apprendre un métier qui pût en même temps avoir son utilité dans l'exploitation du domaine.

» Mon père était tonnelier et fabriquait lui-même tout ce qui touche à cet état, pour le plus grand profit de tous et de lui-même. Mais je ne pus me résoudre à le suivre dans cette voie. Je me sentais un penchant irrésistible pour le métier de charpentier, dont j'avais pu, dès mon enfance, étudier l'outillage, si minutieusement représenté sur les peintures à côté

de mon saint. Je fis part de mon désir, et l'on ne s'y opposa point, d'autant plus que, pour nos nombreuses constructions, nous avons souvent recours au charpentier et que, avec un peu d'adresse et de goût pour le travail délicat, ce métier, surtout dans nos forêts, touche de très près à la menuiserie, et même à la sculpture sur bois.

» Et puis, ce qui m'affermissait encore dans cette voie, c'était certaine peinture, aujourd'hui presque complètement effacée. Dès que vous en saurez le sujet, vous parviendrez à l'interpréter quand je vous l'aurai fait voir. Saint Joseph avait été chargé ni plus ni moins que de faire un trône pour le roi Hérode. Ce siège d'apparat doit s'élever entre deux colonnes déterminées. Saint Joseph prend soigneusement les mesures de la largeur disponible et de la hauteur et se met à confectionner un magnifique trône royal. Mais quel est son étonnement, son embarras, au moment de mettre le siège royal à la place indiquée : il se trouve être trop élevé et pas assez large. Avec le roi Hérode, comme on sait, il n'y avait pas à plaisanter ; le pieux charpentier est dans la plus grande perplexité. L'Enfant Jésus, habitué à l'accompagner partout, s'amusant à lui porter docilement ses outils, voit le désastre et se porte aussitôt à son secours. Il dit à son père nourricier de prendre le trône d'un côté, lui-même le saisit de l'autre, et tous deux se mettent à tirer. Avec autant d'aisance et de facilité que s'il eût été de cuir, le trône s'élargit, perd de sa hauteur en proportion et s'ajuste parfaitement à la place prévue, pour le plus grand soulagement du malheureux charpentier et l'entière satisfaction du roi.

» On distinguait encore très nettement le trône, au temps de mon enfance ; et en examinant les fragments qui subsistent d'un côté, vous remarquerez

que l'on n'avait pas épargné les ornements et que, certes, le peintre n'avait pas rencontré les difficultés qu'aurait eues le charpentier à qui l'on aurait confié un tel travail.

» Mais cela ne m'arrêtait guère et me faisait au contraire considérer avec tant de vénération l'état auquel je me vouais, que je ne pouvais attendre le moment où l'on me mettrait en apprentissage ; la chose offrait d'autant moins de difficultés qu'il se trouvait dans le voisinage un charpentier qui travaillait pour tout le pays et avait de quoi occuper plusieurs compagnons et apprentis. Je n'eus donc pas à m'éloigner de mes parents, et je pus, dans une certaine mesure, continuer mon genre de vie accoutumé, passant mes heures de liberté et mes jours de congé à m'acquitter des commissions charitables dont ma mère me chargeait. »

LA VISITATION¹

« Ainsi s'écoulèrent plusieurs années, poursuivit le narrateur. J'appris rapidement les divers éléments de mon métier, et mon corps, développé par le travail, fut bientôt en mesure d'entreprendre tout ce que requérait cet état. Je n'en continuai pas moins à remplir mon ancien office auprès de ma bonne mère, ou plutôt auprès des malades et des nécessiteux. Je parcourais la montagne avec mon âne, faisant consciencieusement ma distribution, et ramenant de chez les commerçants et négociants ce dont nous manquions ici.

» Mon patron était content de moi et mes parents aussi. J'avais déjà la satisfaction, au cours de mes pérégrinations, de voir mainte maison que j'avais

aidé à construire et que j'avais décorée. Car ces sculptures de poutres, ces découpages selon certaines formes simples, ces ornements gravés au fer rouge, qui donnent aux chalets une physionomie si pimpante, m'étaient spécialement confiés. C'est à cela que je m'entendais le mieux, ayant toujours en tête le trône d'Hérode et ses enjolivures.

» Parmi les personnes nécessiteuses auxquelles ma mère vouait des soins particulièrement attentifs, se trouvaient de jeunes femmes enceintes, ainsi que je finis par le remarquer, bien qu'en de tels cas on me fît habituellement mystère des messages dont j'étais porteur. Je ne communiquais pas directement avec elles, mais je devais toujours passer par une brave femme, qui habitait un peu plus bas dans la vallée et se nommait : Mme Élisabeth. Ma mère, qui était elle-même experte dans cet art qui sauve l'existence de tant de créatures au moment de leur entrée dans la vie, était constamment en rapport avec Mme Élisabeth, et de tous côtés j'entendais dire que nombre de nos solides montagnards devaient la vie à ces deux femmes. Le mystère avec lequel Élisabeth me recevait, ses réponses laconiques aux questions énigmatiques que je lui transmettais sans les comprendre, éveillaient en moi une étrange vénération pour elle, et sa maison, d'une propreté méticuleuse, m'apparaissait comme une sorte de petit sanctuaire.

» Cependant, mes connaissances et mon habileté d'ouvrier m'avaient valu une certaine influence au sein de ma famille. De même que mon père, en sa qualité de tonnelier, avait pris soin de la cave, moi, je m'occupais des toitures et je réparais maintes poutres endommagées du vieil édifice. Je parvins entre autres choses à remettre en état, pour l'usage quotidien, plusieurs granges et remises tombées en ruine, et à peine ces travaux terminés, je me mis à déblayer

et à nettoyer ma chère chapelle. En quelques jours, elle fut en ordre, à peu près telle que vous la voyez maintenant ; je fis de mon mieux pour rétablir, dans la note de l'ensemble, les parties endommagées ou manquantes. Vous avez pu croire aussi que les deux battants de la porte d'entrée étaient d'époque ; ils sont toutefois mon ouvrage. J'ai passé plusieurs années, dans mes heures de loisir, à sculpter ces pièces, après avoir solidement assemblé ces robustes madriers de chêne. Quant aux peintures, tout ce qui, jusque-là, n'avait été ni détérioré, ni effacé, s'est conservé jusqu'à ce jour, et je prêtai mes services au maître verrier pour un bâtiment neuf, à la condition qu'il rétablirait les vitraux de la chapelle.

» Si ces images et ces souvenirs de la vie du saint avaient occupé mon imagination, toutes ces impressions se firent en moi bien plus vives encore depuis que je pouvais considérer ce lieu comme un sanctuaire, m'y attarder, surtout en été, et y méditer à loisir ce que je voyais ou imaginais. Je me sentais irrésistiblement porté à imiter ce saint, et comme il n'était guère facile de ressusciter des circonstances semblables à celles de sa vie, du moins voulais-je lui ressembler en commençant par les humbles choses : comme j'avais déjà entrepris de le faire en me servant de mon âne. La modeste monture que j'avais utilisée jusqu'ici ne me satisfaisait plus ; je m'en procurai une qui eût plus imposante allure et je me mis en quête d'une selle bien rembourrée, également commode pour monter ou charger l'animal. Je fis emplette de deux paniers neufs ; un filet bigarré avec houppes et glands alternant avec des plaques métalliques, orna le col de la bête aux longues oreilles, qui put bientôt paraître aux côtés de son modèle peint sur la muraille. Personne ne songeait à se moquer de moi en me voyant parcourir la montagne dans

cet appareil, car on pardonne volontiers des dehors bizarres à la bienfaisance.

» Cependant, la guerre, ou plutôt les conséquences qu'elle entraîne, avaient pénétré jusque dans nos contrées. Des bandes de vagabonds s'étaient livrés ici et là à des actes de violence et à toutes sortes d'excès. Grâce à l'heureuse institution de la milice, on put organiser des battues et exercer une certaine surveillance qui eurent assez rapidement raison de cette calamité ; mais on ne retomba que trop tôt dans l'insouciance, et de nouveaux troubles éclatèrent, auxquels on n'était point préparé.

» Depuis longtemps, le calme était rétabli dans le pays et je suivais paisiblement avec mon âne les sentiers familiers, lorsqu'un jour, traversant une clairière nouvellement ensemencée, je trouvai, sur le bord du fossé de clôture, une femme assise, ou plutôt affaissée. Elle paraissait endormie ou évanouie. Je me portai à son secours, et tandis qu'elle ouvrait ses beaux yeux et se soulevait, elle s'écria avec vivacité : "Où est-il ? L'avez-vous vu ? – Qui ? demandai-je. – Mon mari", répondit-elle. La voyant si jeune, je fus surpris de sa réponse ; mais je n'en fus que plus empressé à lui venir en aide et à l'assurer de toute mon assistance. J'appris que les deux voyageurs, voulant éviter les cahots de la route, avaient quitté leur voiture pour prendre un chemin de traverse. Ils avaient été assaillis, non loin de là, par des hommes en armes ; son mari s'était éloigné au cours de la lutte, elle n'avait pu le suivre et s'était effondrée à cette place ; elle ne savait pas depuis combien de temps elle se trouvait dans cet état. Elle me pria instamment de la quitter pour courir à la recherche de son mari. Elle se leva, et je vis devant moi la plus belle, la plus aimable personne ; mais je n'eus pas de peine à remarquer qu'elle se trouvait dans un état

qui nécessiterait bientôt le secours de ma mère et de Mme Élisabeth. Nous eûmes une petite discussion, car je voulais, avant tout, la mettre en sûreté, et elle tenait d'abord à être rassurée sur le sort de son mari et à ne pas s'éloigner de sa trace. Toutes mes représentations auraient peut-être échoué, si un détachement de notre milice, qui s'était mis en mouvement à la nouvelle de récents désordres, n'était venu à passer dans la forêt. Je leur appris ce qui s'était passé, nous prîmes les dispositions nécessaires ; nous fixâmes un lieu de rendez-vous et l'affaire fut ainsi réglée pour le moment. Je me hâtai d'aller cacher mes paniers dans une grotte voisine qui m'avait souvent servi d'entrepôt ; je disposai ma selle de façon à en faire un siège commode et, non sans éprouver une étrange sensation, je plaçai l'aimable fardeau sur ma bête docile, qui prit aussitôt d'elle-même le sentier habituel, me permettant de marcher ainsi à côté de la jeune femme.

» Vous imaginez, sans plus amples détails, dans quel étrange état d'esprit je me trouvais. Ce que je cherchais depuis si longtemps, je l'avais enfin rencontré. Je croyais rêver, et en même temps, il me semblait sortir d'un rêve. Cette créature céleste que je voyais pour ainsi dire flotter dans les airs et se mouvoir sur l'écran verdoyant des arbres m'apparaissait en cet instant comme un songe que faisaient naître en mon âme les images de la chapelle. Puis ces images, à leur tour, me semblaient n'avoir été que des songes qui se muaient ici en une exquise réalité. Je lui faisais différentes questions ; elle me répondait avec la douceur et la complaisance qui accompagnent une décente affliction. Souvent, lorsque nous passions sur une éminence déboisée, elle me priait d'arrêter, de regarder de tous côtés, d'écouter ; elle y mettait tant de grâce, et son regard, sous ses

longs cils noirs, exprimait un désir si profond, que je faisais tout ce qui était en mon pouvoir ; je finis même par grimper à un pin élevé et sans branches. Jamais ce tour de force, qui est un apanage de mon métier, ne m'avait mieux servi ; jamais je n'avais mis plus d'entrain à escalader les mâts de nos fêtes et de nos foires pour en rapporter des rubans ou des foulards. Mais cette fois, hélas, je ne rapportai rien ; même juché là-haut, je ne vis et n'entendis rien. C'est elle qui, enfin, me cria de redescendre en me faisant signe de la main, non sans quelque vivacité ; et lorsque je me laissai glisser le long du tronc, lâchant prise à une certaine hauteur pour sauter à terre, elle poussa un cri, et un sourire d'une amicale douceur éclaira son visage quand elle me vit sain et sauf devant elle.

» Pourquoi vous dire encore les mille attentions par lesquelles j'essayai de la distraire et d'égayer sa route ? Et comment le pourrais-je, puisque le propre de telles attentions est justement de faire dans l'instant tout de rien. Les fleurs que je cueillais pour elle, les paysages lointains que je lui désignais, les montagnes, les forêts que je lui nommais, étaient, à mon sentiment, autant de trésors que je lui décernais pour créer une intimité entre nous, de même qu'on cherche à la gagner en offrant des cadeaux.

» Elle m'avait déjà conquis pour la vie, lorsque nous arrivâmes à la porte de la brave dame Élisabeth, et que déjà j'envisageais la douloureuse séparation. Une fois encore, mon regard parcourut toute sa personne, et quand mes yeux s'arrêtèrent à ses pieds, je me penchai comme pour rajuster la sangle, et sans qu'elle s'en aperçût, je baisai le plus joli soulier que j'eusse vu de ma vie. Je l'aidai à descendre, je montai les degrés, et je criai à la porte d'entrée : "Madame Élisabeth, voilà une 'visite' !" La brave

dame sortit et je vis par-dessus ses épaules la belle jeune femme gravir les marches avec une tristesse pleine de grâce et une douloureuse dignité, puis elle embrassa ma vieille amie et se laissa conduire dans la meilleure chambre. Elles s'enfermèrent, et moi je me tenais devant la porte avec mon âne, tel un roulier qui, ayant déchargé de précieuses marchandises, se retrouve pauvre comme devant. »

LA TIGE DE LIS

« J'hésitais à m'éloigner, ne sachant trop quel parti prendre, quand Mme Élisabeth reparut sur le seuil et me pria d'aller prévenir ma mère pour qu'elle vînt l'assister, puis de battre le pays et de rapporter, si possible, des nouvelles du mari. "Marie vous supplie de le faire, dit-elle. – Puis-je la voir encore un instant pour lui parler ? demandai-je. – Cela ne se peut pas", dit Mme Élisabeth, et nous nous séparâmes. Je fus bientôt rentré chez nous, et le soir même, ma mère était prête à descendre pour aller porter secours à la jeune étrangère. Je descendis dans la plaine, espérant trouver, auprès du bailli, les nouvelles les plus sûres. Mais il ne savait rien encore de précis, et comme il me connaissait, il m'invita à passer la nuit chez lui. Cette nuit me parut interminable, et j'avais toujours devant les yeux la belle silhouette ; je la voyais se balancer sur la bête, abaissant vers moi son regard si douloureusement amical. À tout instant, j'espérais apprendre quelque chose. Je désirais que le mari fût en vie, et pourtant j'inclinai très volontiers à me la représenter en veuve. Peu à peu, le détachement qui s'était dispersé dans le pays se trouva rassemblé et, sur la foi de bruits contradictoires, on

finit par conclure avec certitude que la voiture avait été sauvée, mais que le mari avait succombé à ses blessures dans un village voisin. J'appris en outre que, selon les arrangements convenus tout d'abord, quelques miliciens étaient allés porter la triste nouvelle à Mme Élisabeth. Je n'avais donc plus rien à faire là-bas, et cependant une impatience infinie, un désir démesuré me ramena, par monts et vaux, devant sa porte. Il faisait nuit, la maison était fermée. J'aperçus de la lumière dans les chambres, des ombres se mouvaient derrière les rideaux ; assis sur un banc vis-à-vis de la porte, je restais là, toujours sur le point de frapper et toujours retenu par toutes sortes de raisons.

» Mais pourquoi vous raconter tous ces détails qui ne présentent aucun intérêt. Bref, le lendemain, on ne me reçut pas davantage. On savait la triste nouvelle, on n'avait plus besoin de moi ; on me renvoya à mon père, à mon travail ; on ne répondait pas à mes questions, on voulait se débarrasser de moi.

» On me fit endurer cela huit jours. Enfin, Mme Élisabeth me permit d'entrer. "Marchez doucement, mon ami, mais approchez-vous sans crainte !" Elle me conduisit dans une chambre proprement tenue, où je vis dans l'angle, derrière les rideaux entrouverts, ma belle assise sur son lit. Mme Élisabeth s'approcha d'elle comme pour m'annoncer, prit sur le lit un objet qu'elle me présenta ; c'était, emmailloté dans les langes les plus éblouissants, le plus bel enfant du monde, un garçon. Mme Élisabeth se tenait exactement entre la mère et moi, et tout aussitôt, je songeai à la tige de lis qui, dans le tableau, surgit de terre entre Marie et Joseph, comme signe de la pureté de leur union. Dès ce moment, tout le poids qui pesait sur mon cœur me fut enlevé ; ma cause était gagnée, j'étais assuré de mon bonheur. Je

pus m'avancer vers elle sans contrainte, lui parler, soutenir son regard céleste, prendre l'enfant dans mes bras et déposer sur son front un tendre baiser.

» «Comme je vous remercie de votre tendresse pour ce petit orphelin !» dit la mère. Sans réfléchir, je m'écriai avec ardeur : «Ce n'est plus un orphelin, si vous le voulez.»

» Mme Élisabeth, plus sage que moi, me reprit l'enfant et trouva un prétexte pour m'éloigner.

» Et aujourd'hui encore, quand je parcours nos montagnes et nos vallées pour les besoins de mon métier, le souvenir de cette époque me procure les plus doux entretiens. Je puis en évoquer jusqu'aux moindres détails, dont il convient cependant que je vous épargne le récit. – Les couches étaient terminées. Marie avait recouvré ses forces, je pus la voir plus souvent ; mes rapports avec elle se ramenaient à une foule de petits services et d'attentions. Sa situation de famille lui permettait de s'établir où bon lui semblait. Elle demeura ainsi quelque temps chez dame Élisabeth, puis elle vint nous voir pour remercier ma mère de toute l'assistance et de toute la tendresse qu'elle lui avait prodiguées. Elle se plaisait chez nous et je me flattais d'y être pour quelque chose. Mais ce que j'aurais tant voulu lui dire, et que je n'osais, vint de façon singulière et charmante, dans la conversation, le jour où je la conduisis à la chapelle, que j'avais alors déjà transformée en une salle habitable. Je lui montrai et lui expliquai les peintures, les unes après les autres. Je mis tant de vivacité et d'ardeur à exposer les devoirs du père adoptif, que les larmes lui vinrent aux yeux et que je ne pus achever mon commentaire des tableaux. Je pensais être assuré de ses sentiments envers moi, sans avoir toutefois la présomption d'effacer si vite le souvenir de son mari. La loi impose aux veuves

un deuil d'une année, et cet intervalle, qui comprend le changement de toutes les choses terrestres, est certainement nécessaire à un cœur sensible pour adoucir les impressions douloureuses qu'une grande perte y a laissées. On a le temps de voir se flétrir les fleurs et toutes les feuilles, mais on voit aussi mûrir les fruits et poindre les nouveaux bourgeons. La vie appartient aux vivants, et celui qui vit doit se faire au changement¹.

» J'en vins à parler à ma mère de ce qui me tenait tant à cœur. Elle me confia combien Marie avait été douloureusement atteinte par la mort de son mari, et que seule la pensée qu'elle devait vivre pour son enfant lui avait redonné la force et le courage de vivre. Mes sentiments ne lui avaient point échappé, et Marie s'était déjà faite à l'idée de vivre avec nous. Elle habita encore quelque temps dans le voisinage, puis elle vint s'établir chez nous, et nous connûmes les fiançailles les plus pures et les plus heureuses. Enfin, on nous maria. Le premier sentiment qui nous avait rapprochés ne se perdit jamais. Les devoirs et les joies de père adoptif s'unirent à ceux de père et si notre petite famille, en s'accroissant, dépassa bientôt les modèles, nous continuâmes à en imiter religieusement la fidélité et la pureté d'âme, et à pratiquer ces vertus.

» Et c'est ainsi que nous prîmes l'habitude de conserver également cette ressemblance extérieure, que nous devons au hasard, mais qui s'accorde si bien avec nos sentiments ; car tout bons marcheurs que nous soyons, et capables de porter de lourds fardeaux, l'âne nous tient toujours compagnie et se charge du bagage, quand une visite ou une affaire nous appelle ici ou là, dans la montagne ou la vallée. Tels que vous nous avez rencontrés hier, tels on nous connaît dans le pays tout entier, et nous sommes

fiers de nous conduire de manière à ne point couvrir de honte tous les saints noms et les saintes figures que nous faisons profession d'imiter. »

CHAPITRE III

WILHELM À NATHALIE

« Je viens de terminer une histoire charmante, à demi merveilleuse, que je viens de recueillir pour toi de la bouche d'un brave homme. Si je n'ai pas transcrit mot pour mot ses paroles, si j'ai parfois exprimé mes opinions à propos des siennes, cela vient tout naturellement des affinités que je sentais entre nos façons de voir. La vénération qu'il témoigne à sa femme ne ressemble-t-elle pas à celle que j'éprouve pour toi ? Et la rencontre de ces deux amants n'a-t-elle pas quelque analogie avec la nôtre ? Mais je puis bien, par-devers moi, l'envier de trouver son bonheur à marcher ainsi à côté de sa bête qui porte le fardeau doublement aimable, de pouvoir, le soir venu, regagner le vieux monastère avec son petit cortège familial, d'être inséparable de sa bien-aimée et des siens. Mais je ne dois pas me plaindre de mon sort, car je t'ai promis de me taire et de supporter tout, comme tu as pris sur toi de le faire de ton côté.

» Je suis obligé d'omettre maint beau trait de l'existence que ces gens heureux et pieux mènent en commun, car on ne saurait tout écrire. Deux journées heureuses m'ont été accordées, mais la troisième m'avertit qu'il faut songer à poursuivre ma route.

» J'ai eu aujourd'hui une petite discussion avec Félix : il voulait presque me forcer de violer une des

bonnes résolutions que je t'ai promis d'observer. Est-ce faute de ma part, un malheur ou le destin ? Toujours est-il que mon entourage s'accroît sans que j'y prenne garde, et des charges nouvelles m'incombent qu'il me faut ensuite porter et traîner après moi. Or, dans notre voyage, aucun tiers ne doit se joindre à nous et devenir le compagnon de tous les instants. Nous voulons et nous devons rester à deux, et voici justement qu'un nouveau lien, plutôt désagréable, tendait à se former.

» Aux enfants de la maison, avec qui Félix jouait ces jours-ci, s'était joint un pauvre et gai petit compagnon qui, dans les jeux, se prêtait à tout ce qu'on voulait, et qui d'emblée avait gagné les bonnes grâces de Félix. Et j'avais remarqué, à certains propos, que Félix songeait à s'en faire un compagnon de jeu pour la suite du voyage. Cet enfant est connu dans toute la région ; on le reçoit partout, à cause de son humeur joyeuse, et on lui donne quelque aumône à l'occasion. Cependant, il ne me plaisait pas, et je priai notre hôte de l'éloigner. Ce fut fait. Mais Félix s'en montra fort contrarié, et c'est ce qui me valut une petite scène.

» À cette occasion, je fis une découverte qui me fut agréable. Dans un coin de la chapelle se trouvait une caisse remplie de cailloux, que Félix, pris de passion pour la minéralogie, fouillait et examinait avec ardeur. Il y avait, dans le nombre, de beaux spécimens, dont certains captivaient le regard. Notre hôte déclara que Félix pourrait choisir ce qu'il voulait. Ces pierres étaient le reste d'une grande collection qu'un de ses amis avait récemment expédiée d'ici. Cet ami s'appelait Montan¹, et tu imagines ma joie en entendant prononcer le nom sous lequel voyage un de nos meilleurs amis, à qui nous avons tant d'obligations ! Je me suis informé de l'époque et des circonstances

de son passage, et je puis espérer le rencontrer bientôt en cours de route. »

En apprenant que Jarno se trouvait dans le voisinage, Wilhelm était resté songeur. Il se disait qu'il ne fallait pas abandonner au seul hasard le soin de lui faire revoir un ami si cher, et il demanda à son hôte s'il ne savait pas de quel côté le voyageur avait dirigé ses pas. Personne ne savait rien de précis à ce sujet, et Wilhelm s'apprêtait à continuer son pèlerinage, en suivant son premier itinéraire, quand Félix s'écria : « Si papa n'était pas si obstiné, nous trouverions bien Jarno. – Et comment cela ? » demanda Wilhelm. À quoi Félix répondit : « Le petit Fritz me disait hier qu'il découvrirait sûrement les traces du monsieur qui possède de si belles pierres et les connaît si bien. » Après quelques explications, Wilhelm se décida enfin à tenter la chose, et de surveiller d'autant plus près le garçonnet un peu suspect. On n'eut pas de peine à le trouver, et lorsqu'il sut ce qu'on attendait de lui, il prit un maillet, un ciseau, un solide marteau et un petit sac, et se mit gaiement en route avec cet équipement de mineur.

Le chemin qu'ils suivaient montait à flanc de coteau. Les enfants sautaient de pierre en pierre, franchissaient sources et ruisseaux et, sans se soucier du sentier, Fritz allait toujours de l'avant, furetant du regard, tantôt à gauche, tantôt à droite. Comme Wilhelm, et surtout le guide, pesamment chargé, ne pouvaient aller aussi vite, les enfants s'éloignaient sans cesse, pour revenir sur leurs pas et repartir encore, tout en chantant et en sifflant. La forme de plusieurs arbres nouveaux retenait l'attention de Félix, qui fit connaissance avec le mélèze et le cembre, et s'émerveillait à la vue des gentianes. Et c'est ainsi que mille incidents faisaient diversion à la fatigue du voyage.

Tout à coup, le petit Fritz s'arrêta, aux écoutes. Il fit signe aux autres d'approcher : « Entendez-vous ces coups ? dit-il, c'est le bruit d'un marteau qui frappe le roc. – Nous entendons, répondirent les voyageurs. – C'est Montan, ajouta-t-il, ou quelqu'un qui pourra nous donner de ses nouvelles. » Guidés par le bruit qui se répétait par intervalles, ils arrivèrent à une clairière au pied d'un rocher dénudé et abrupt, qui dominait tout le voisinage et laissait bien au-dessous de lui les arbres les plus élevés. Au sommet, ils aperçurent un homme. Mais la distance ne permettait pas de le reconnaître. Aussitôt les enfants se mirent à escalader le rocher par des sentiers escarpés. Wilhelm les suivit avec difficulté et non sans quelque péril, car celui qui gravit le premier un rocher court moins de risque ; il se guide d'après les facilités qui s'offrent au fur et à mesure ; mais celui qui vient après ne voit que les points où son devancier arrive et ne distingue pas comment il y est parvenu. Les enfants eurent bientôt atteint le sommet et Wilhelm les entendit pousser un cri de joie. « C'est Jarno ! » cria Félix à son père. Et Jarno, en effet, s'avança au bord de l'escarpement et tendit la main à Wilhelm pour le hisser au sommet. Ils s'embrassèrent, ravis de se revoir dans la pureté de cet air et de cette lumière.

Mais à peine s'étaient-ils dégagés que Wilhelm se sentit pris de vertige, non pas tant pour lui-même qu'à la vue des enfants, suspendus au-dessus de l'abîme. Jarno s'en aperçut et fit aussitôt asseoir tout le monde. « Rien n'est plus naturel, dit-il, que d'être saisi de vertige à l'aspect d'un immense paysage qui se découvre brusquement devant vous et vous fait à la fois éprouver votre petitesse et votre grandeur. Mais d'ailleurs, il n'y a de vraie jouissance qu'à partir du moment où le vertige commence.

— Ces grandes montagnes qu'on voit là-bas, est-ce donc celles où nous avons grimpé ? demanda Félix. Comme elles paraissent petites ! Et voilà, ajouta-t-il en détachant du rocher une petite pierre, encore de l'or de chat ! Il y en a donc partout ? — On en trouve dans toute la région, répondit Jarno, et puisque ces choses t'intéressent, rappelle-toi que tu es en ce moment dans la plus ancienne chaîne de montagnes, assis sur la plus vieille pierre du monde. — Le monde n'a donc pas été fait d'un seul coup ? demanda Félix. — Il y a peu de chance, repartit Jarno ; un bon ouvrage demande du temps. — Alors, il y a d'autres pierres là-bas, et là-bas d'autres encore, et toujours d'autres ? » Et le petit Félix, en parlant ainsi, désignait les montagnes les plus proches, pour passer aux plus éloignées, et enfin à la plaine qui s'étendait au-dessous d'eux.

La journée était belle, et Jarno leur fit admirer en détail cette magnifique perspective. Çà et là se dressaient plusieurs cimes semblables à celle où ils se trouvaient. Une crête, à mi-hauteur, semblait vouloir s'élever jusqu'à eux, mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle y parvînt. Puis elle allait, s'abaissant par degrés, coupée de loin en loin par de brusques ressauts. Enfin, dans la distance, on apercevait les lacs et les fleuves et une contrée fertile qui se déployait, semblable à une mer. Si l'on ramenait le regard autour de soi, il plongeait dans des abîmes effroyables que coupait le tumulte des cascades et qui s'enchevêtraient à la manière d'un labyrinthe.

Félix ne se lassait pas de poser des questions, et Jarno avait la gentillesse de répondre à toutes. Wilhelm crut cependant remarquer que le maître ne se montrait pas toujours véridique et sincère. Aussi, lorsque les enfants toujours turbulents se furent éloignés pour continuer à grimper, il dit à son ami : « Tu

n'as pas parlé de tout cela avec ces enfants comme tu l'aurais fait avec toi-même.

— C'est exiger beaucoup, répliqua Jarno. On ne parle pas toujours avec soi-même exactement comme on pense, et c'est un devoir de ne dire aux autres que ce qu'ils peuvent comprendre. L'homme n'entend que ce qui est à sa mesure. Fixer l'attention des enfants sur le présent, leur fournir un nom, une désignation, c'est ce qu'on peut faire de mieux. Ils n'en viennent que trop tôt à vouloir connaître les causes.

— On ne saurait leur en faire grief, répondit Wilhelm. La diversité des objets trouble chacun de nous, et plutôt que de les débrouiller, il est plus commode de demander : d'où vient cela ? Où cela va-t-il ?

— Et pourtant, reprit Jarno, puisque les enfants ne voient les choses qu'en surface, on ne peut, de même, leur en indiquer la genèse et le but que superficiellement.

— La plupart des gens, observa Wilhelm, en restent là leur vie durant et n'atteignent jamais cette période splendide où ce qui est saisissable vous semble commun et vulgaire.

— Période splendide, on peut le dire, car elle tient le milieu entre le désespoir et la béatitude divine.

— Mais, dit Wilhelm, restons-en à l'enfant qui, aujourd'hui, m'intéresse avant tout : le fait est qu'il a pris goût à la minéralogie depuis que nous voyageons. Ne pourrais-tu me donner quelques notions qui me permettent, au moins pour le moment, de répondre à ses questions ?

— Ce n'est pas possible, vois-tu ; dès que l'on s'attaque à un nouvel ordre d'idées, quel qu'il soit, il faut redevenir un enfant, y apporter un intérêt passionné, prendre plaisir d'abord à l'écorce jusqu'à ce qu'on ait le bonheur d'arriver au noyau.

— Mais alors, tu vas me dire, repartit Wilhelm, comment tu en es arrivé à ces connaissances et à ces vues, car il n'y a pas si longtemps que nous nous sommes quittés.

— Mon ami, répondit Jarno, nous avons dû nous résigner, sinon pour toujours, du moins pour un certain temps. En pareilles circonstances, la première idée qui vient à un honnête homme est de commencer une vie nouvelle. Des objets nouveaux ne lui suffisent pas, ils ne savent que le distraire ; il lui faut un nouveau tout, et il se place d'emblée au centre de ce tout.

— Mais, observa Wilhelm en l'interrompant, pourquoi, de toutes les sciences qui peuvent nous attirer, avoir choisi la plus singulière et la plus solitaire ?

— Précisément parce qu'elle isole. Je voulais éviter les hommes. On ne peut rien faire pour eux, et ils nous empêchent de rien faire pour nous-mêmes. S'ils sont heureux, il faut qu'on les laisse à leurs sottises ; s'ils sont malheureux, il faut qu'on les sauve, mais sans toucher à ces sottises, et en attendant, personne ne te demande jamais si tu es heureux ou malheureux.

— Leur situation n'est pas aussi désespérée que tu dis, releva Wilhelm en souriant.

— Je ne veux pas t'enlever tes illusions. Poursuis ta route, ô second Diogène ! Ne laisse pas ton luminaire s'éteindre au grand jour ! Au-delà de ces montagnes, un monde nouveau t'attend, mais je parierais que tout s'y passe comme dans le vieux monde que nous avons laissé derrière nous. Si tu n'es pas prêt à leur tenir la chandelle et à payer leurs dettes, tu ne seras bon à rien parmi ces gens.

— Ils me semblent tout de même plus divertissants que tes rochers muets.

— Pas du tout, car ces rochers, au moins, ne demandent pas à être compris.

— Tu te dérobes, répliqua Wilhelm, car il n'est pas dans ta manière de t'en tenir à des vues que tu n'as aucun espoir de comprendre. Sois sincère, et dis-moi ce que tu as trouvé dans cette froide et inerte fantaisie.

— C'est difficile à dire de n'importe quelle fantaisie, et de celle-ci surtout », repartit Jarno. Il réfléchit un instant et reprit : « Les lettres de l'alphabet peuvent être une belle chose, et pourtant elles ne suffisent pas à exprimer les sons ; quant aux sons, nous ne saurions nous en passer, et cependant, il s'en faut de beaucoup qu'ils arrivent à rendre le sens proprement dit ; nous finissons par nous en tenir aux lettres et aux sons, et nous ne sommes pas plus avancés que si nous n'avions rien de tout cela ; ce que nous arrivons à communiquer, ce qui peut nous être transmis, n'est jamais que la part la plus courante, et qui n'en vaut pas la peine.

— Tu te dérobes à ma question, lui dit son ami, car je ne vois pas le rapport qu'il y a avec les rochers et les arêtes.

— Si je considérais justement les fissures et les crevasses comme des lettres, que je cherche à les déchiffrer, que j'en forme des mots et que j'apprenne à les lire couramment, qu'aurais-tu à m'objecter ?

— Rien, sinon que ton alphabet me paraît un peu démesuré.

— Moins que tu ne penses, le tout est de l'apprendre, comme tout autre. La nature n'a qu'une seule graphie, et je n'ai pas ici à me perdre dans toutes sortes de griffonnages. Je n'ai pas à craindre, comme il arrive après s'être penché longuement et amoureuxment sur un manuscrit, qu'un critique

Goethe

Les Années de voyage de Wilhelm Meister

Traduction de Blaise Briod,
revue et complétée par Marc de Launay

À la suite des *Années d'apprentissage*, et après avoir renoncé à sa vocation théâtrale, Wilhelm, désormais accompagné de son fils, abandonne la seule formation de soi pour s'ouvrir à la réalité sociale dont il veut montrer à Félix les divers aspects. Le « voyage » qu'ils entreprennent est une pérégrination à travers cette époque charnière où l'Europe bascule dans des préoccupations modernes : les formes nouvelles de la production, les transformations de la vie communautaire et jusqu'à l'horizon utopique qui oriente le voyage des protagonistes. Cette traversée de l'époque se double d'un parcours esthétique des genres : récits, nouvelles, correspondances, contes, aphorismes philosophiques, poèmes... Goethe, au sommet de sa maîtrise littéraire, orchestre un vaste kaléidoscope des formes littéraires en le mêlant à un testament politique.

Texte intégral

*« Avec ses Années de voyage, Goethe a posé
la première pierre de la nouvelle littérature,
du nouveau roman. »*

HERMANN BROCH



Les Années de voyage
de Wilhelm Meister

Goethe

Cette édition électronique du livre
Les Années de voyage de Wilhelm Meister de Goethe
a été réalisée le 12 août 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072742880 - Numéro d'édition : 322459).
Code Sodis : N91153 - ISBN : 9782072742903.
Numéro d'édition : 322461.